

Concours de productions littéraires « *Roland-Dubois* » 2019





Il est possible de télécharger les versions intégrales des recueils de textes des productions littéraires « *Roland-Dubois* ».

Visitez notre site Internet :

www.ssjbsherbrooke.com

Veillez choisir l'onglet
« **Concours littéraire** »
et allez à la section
« **Recueil de textes** »

Le concours



Cette année, nous sommes à la 36^e édition du concours de Productions littéraires « *Roland-Dubois* ». Depuis 36 ans, la Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke, invite les professeurs des écoles de niveau secondaire à soumettre des textes écrits par les élèves afin de souligner le talent de ceux-ci. Par ce concours, la Société Saint-Jean-Baptiste veut faire valoir notre langue, le français.

À l'aide d'un comité organisateur formé de gens issus de milieux différents dont l'éducation et le patrimoine, la SSJB du diocèse de Sherbrooke vise à soutenir l'éducation et croit en l'importance d'encourager la relève de notre région en entier.

Cette année, nous présentons les textes de trente-six nominés, provenant de douze écoles différentes. Nous avons remis à chaque lauréat-e une carte-cadeau d'une valeur de 50 \$ échangeable au Carrefour de l'Estrie, don de *Humania Assurance inc.*, et une assurance vie d'une valeur de 2 000 \$, valide pour un an.

La cérémonie de gratification des participants-es a eu lieu le samedi, 24 juin 2019, lors du « 5 à 7 » de la Fête de la Saint-Jean-Baptiste. Une surprise à l'occasion du 36^e anniversaire du concours, un billet de 100\$ remis à tous les élèves présents. **De plus, les élèves ont bénéficié d'un tirage de cinq prix de présence: une tablette électronique, offerte par *Les équipements de bureau Bob Pouliot inc.* et quatre cadeaux promotionnels offerts par la ville de Sherbrooke. (Voir pages 85)**

Au cours de l'automne, un recueil des productions littéraires est produit. Nous invitons ces mêmes nominés à participer en grand nombre à ce lancement. Un exemplaire leur sera alors remis.

Roland Dubois

(1928-1985)



ROLAND DUBOIS est né le 17 juillet 1928 à Auburn, Maine, d'une famille de six enfants.

Il vint étudier à l'Université de Sherbrooke où il

obtint son diplôme d'enseignement. M. Dubois enseigna le français et l'anglais, tant au primaire qu'au secondaire.

Professeur à l'école Mitchell dans les années 70, où il enseignait l'anglais, il eut l'idée d'organiser un concours de rédaction en français pour tous les élèves du secondaire du diocèse de Sherbrooke.

Membre très actif au sein de la Société Saint-Jean-Baptiste, il a été président

de sections et ensuite membre du bureau de direction de la SSJB de 1983 jusqu'à son décès le 4 octobre 1985.

Il proposa au Conseil diocésain de la Société de parrainer ce concours qui débuta en 1982. Ce fut une réussite tant par le nombre de participants-es des différentes écoles que par la qualité des textes soumis. Il fut également très actif et dévoué en faisant du bénévolat pour l'Unicef.

Pour la cinquième édition du concours, en 1986, la Société Saint-Jean-Baptiste a donc décidé de nommer le concours *Roland-Dubois*, en hommage à cet enseignant dévoué et très engagé auprès des jeunes.

Comité organisateur

- Mme Lucie Carbonneau**
Présidente du Comité de productions littéraires
Retraitée du Collège Mont Notre-Dame
- Mme Heather Bowman**
Représentante de l'Association des Townshippers
- Mme Martine Théberge**
Enseignante à l'école secondaire Mitchell-Montcalm
- Mme Micheline Dupuis**
Présidente du Conseil diocésain SSJB du diocèse de Sherbrooke
- M. Steve Pouliot**
Propriétaire de Les équipements de bureau Bob Pouliot 2002 inc.
- M. Pierre Tardif**
Directeur général SSJB du diocèse de Sherbrooke

35 ans c'est...



Durant ces trente-cinq années, cinq présidents se sont succédé au sein du Comité des productions littéraires:

- M. Roland Dubois 1983-1985
- Mme Pauline Lefebvre 1986-1993 & 1999 -2013
- D^r Charles Tessier 1994-1998
- M. André Métras 2014-2016
- Mme Lucie Carbonneau 2017-2018

Cette année, nous avons voulu rendre hommage à ces présidents qui ont tenu le flambeau. Seule Mme Pauline Lefebvre était présente, lors de la soirée de la Fête de la Saint-Jean-Baptiste. Nous lui avons remis une plaque commémorative en guise de reconnaissance.



Gratification des participants-es du concours de productions littéraires « *Roland-Dubois* » 2018

Mot de la présidente du concours de productions littéraires « *Roland-Dubois* » Mme Lucie Carbonneau



Je voudrais vous raconter ma journée. J'avais une liste de courses à faire: un peu d'épicerie, des chaudrons pour ma fille qui déménage, un tournevis pour remplacer celui que j'ai perdu, etc. Donc, j'ai voulu aller chez *Steinberg*, *Dominion* et *Distribution aux consommateurs*. Vous comprenez que ma journée ne s'est pas bien passée, puisque je n'ai pas trouvé ces magasins. Pour terminer, je voulais arrêter chez *Pérette*; m'acheter

un petit quelque chose de sucré pour me consoler. Une chance qu'il y avait des bonbons ici! Je n'ai pas trouvé *Pérette* non plus. J'étais un peu déçue de ma journée.

Par chance, je m'en venais ici cet après-midi! En route, je me suis dit : « *Wow 35 ans! Enfin quelque chose qui dure!* » Le concours littéraire a trente-cinq ans. Tous ces grands magasins où je voulais aller aujourd'hui sont disparus, mais le concours littéraire, lui, perdure. C'est ça que je voulais vous dire.

J'aimerais féliciter tous les élèves que nous allons nommer dans quelques instants, vous féliciter pour la qualité de votre écriture. Peut-être que quelques-uns parmi vous se sont dit : « *Ah oui, moi !* » Mais oui, vous écrivez bien! Peut-être vous allez dire : « *Oui, mais je fais des fautes* ». Ce n'est pas grave de faire des fautes, en autant que nous gardons la curiosité, que nous nous corrigeons et apprenons des choses.

Maintenant, je suis à la retraite. Cette semaine, je me suis enfin décidée de chercher d'où venait le mot *leu*, comme dans l'expression « *à la queue leu leu* ». Comme il n'y pas de trait d'union, ça veut dire que c'est un mot. Donc, il veut dire quelque chose. Le savez-vous? Ça veut dire loup. Alors les loups se suivaient à la queue leu leu. Leu a déjà voulu dire loup. Je vous encourage à faire comme moi: cherchez et ayez de la curiosité. Si je cherche une définition ou une formulation de phrase, je ne me sers plus d'un dictionnaire. Je vais sur Internet et je pose la question. Je trouve plein de réponses. Puis, je réfléchis, je fais le tri et vérifie mes sources. N'ayez pas peur de continuer à apprendre votre français. N'ayez pas peur d'écrire aussi.

Plus tôt, durant la célébration eucharistique, l'abbé Cournoyer nous a demandé d'essayer de faire un monde meilleur. On peut le faire par l'écriture. On peut dénoncer en écrivant dans les journaux. On peut écrire aux politiciens, qui sont ici, avec nous aujourd'hui. Ils lisent nos lettres. Nous pouvons leur faire des suggestions, des demandes, dans la gentillesse bien sûr. Nous pouvons leur faire des félicitations, parce que, ça aussi, ça peut changer le monde. Par exemple, M. Luc Fortin, ou M. Pierre-Luc Dusseault ou M. Guy Hardy, ou M. Steve Lussier peuvent recevoir une lettre de félicitations le matin où ils se sentent découragés. Ce matin-là, cette lettre va changer leur monde et éventuellement, ils vont changer le nôtre. On peut écrire à nos grands-parents. Ça change la vie d'un grand-parent de recevoir une lettre ou une carte postale. D'autant plus qu'ils sont peu équipés pour recevoir des courriels! Nous pouvons écrire quand nous n'allons pas bien. Écrire pour aller mieux, ça change notre monde. Quand nous sommes fâchés, nous pouvons écrire une lettre et la brûler après. Essayez! Je parle aux jeunes, mais à tout le monde aussi. Ça fonctionne brûler une lettre! Il n'est pas nécessaire de la donner. Si c'est une lettre de bêtise, on peut juste la brûler et l'exercice réussit à nous faire du bien!

Je vais terminer avec une citation. Elle vient de Voltaire. « *J'ai décidé d'être heureux parce que c'est bon pour la santé* ». Le sport c'est bon pour la santé, l'écriture aussi. Alors, on peut décider d'être heureux.



Lucie Carbonneau

Présidente du concours

Enseignante retraitée—Collège Mont Notre-Dame

Productions littéraires 2018

Table des matières

1^{er} SECONDAIRE

| | |
|--|----|
| Isaac Andrews , Aventure en montagne11 Bishop's College School | 11 |
| Josias Delafontaine , Les aventures de Léo12 Centre Saint-Mihcel | 12 |
| Léa Labranche , Zolfe et son long périple en mer14 Polyvalente Louis-Saint-Laurent | 14 |
| Érika Robidas , Poussière15 École internationale du Phare | 15 |

2^e SECONDAIRE

| | |
|---|----|
| Zahra Constancis , Un destin inévitable.....21 Le Salésien | 21 |
| Éliane Côté , Le mystère des expositions universelles23 École internationale du Phare | 23 |
| Barbara Gagnon , Extrait du temps dans la vallée du Song-Koï en terre du Nom...25 Centre Saint-Michel | 25 |
| Anna Kyritysya , Un mal étrange26 Collège Mont Notre-Dame | 26 |
| Laura Madore , La femme aux souliers vert menthe28 École secondaire La Frontalière | 28 |
| Lucille Tang-Levac , Le doigt29 Collège Rivier | 29 |

3^e SECONDAIRE

| | |
|---|----|
| Antonio Bergamin-Ramos , La création des nuages..... | 33 |
| Collège Rivier | |
| Mathylde Gauvin , Emmanuel, mon compagnon | 34 |
| Le Salésien | |
| Étienne Guillemette , La croisée des chemins | 35 |
| Centre Saint-Michel | |
| Anthony Herbst , Le feu et la glace | 37 |
| Bishop's College School | |
| Lorianne Pagé , Le pacte | 41 |
| École internationale du Phare | |
| Marguerite Trudel-Bernier , Testostérone | 44 |
| Collège Mont Notre-Dame | |

4^e SECONDAIRE

| | |
|--|----|
| Magalie Boisvert , La balade en forêt..... | 47 |
| École internationale du Phare | |
| Quentin Callay , La lumière blanche | 49 |
| École secondaire Mitchell-Montcalm, Pavillon Montcalm | |
| Élizabeth Couture , La prophétie des apparences | 51 |
| Bishop's College School | |
| Marie-Pier Deacon , La Caravelle | 53 |
| Collège Mont Notre-Dame | |
| Laurence Gagné , La Dame | 55 |
| Polyvalente Louis-Saint-Laurent | |
| Félix Martin , L'accident..... | 57 |
| École secondaire de Bromptonville | |
| Maxime Thomas , Un rêve cauchemardesque | 59 |
| Centre Saint-Michel | |
| Alice Takser-Almanza , Le tourment du Nord..... | 61 |
| Collège Rivier | |

5^e SECONDAIRE

| | |
|--|----|
| Elhana Beaulieu , La Rivière | 65 |
| Collège Mont Notre-Dame | |
| Anaëlle Benoît , Destin ou malchance | 67 |
| Polyvalente Louis-Saint-Laurent | |
| Vanessa Duquette , Mimi, la luciole et les autres | 71 |
| Centre Saint-Michel | |
| Lauralie Johnson , Date d'expiration | 73 |
| Bishop's College School | |
| Daphney Lauhé , Comme une porcelaine | 75 |
| École secondaire Mitchell-Montcalm—Pavillon Montcalm | |
| Rosalie Lemelin-Nault , Déchirer mon coeur | 77 |
| École secondaire de Bromptonville | |
| Annabelle Robert , Se vêtir de façon responsable: une illusion..... | 80 |
| École internationale du Phare | |
| Emery Ward , Princesse..... | 82 |
| École de la Montée—Pavillon Le Ber | |

1^{er} SECONDAIRE

Invités remettant le prix:

M. Daniel F. Gravel, Humania Assurance inc.

M. Steve Lussier, Maire de la ville de Sherbrooke



Josias Delafontaine
Centre Saint-Michel

1^{er} SECONDAIRE

| | |
|---|----|
| Isaac Andrews , Aventure en montagne..... | 11 |
| Bishop's College School | |
| Josias Delafontaine , Les aventures de Léo | 12 |
| Centre Saint-Mihcel | |
| Léa Labranche , Zolfe et son long périple en mer | 14 |
| Polyvalente Louis-Saint-Laurent | |
| Érika Robidas , Poussière | 15 |
| École internationale du Phare | |

Aventure en montagne

Une expédition, quelle bonne idée. Dans le désert, dans une cave ou même au super marché.
 Je rêvais toujours d'aller dans l'espace et comme c'est si loin, je veux quelque chose de plus haut, plus loin et certainement plus difficile.
 Alors j'irai à la montagne la plus haute au monde et je l'escaladerai jusqu'au sommet.
 Je me défendrai des animaux et mangerai des fruits sauvages et m'abriterai dans des caves dours.
 Tout ce que je ferai quand je serai plus grand, maintenant je dois dormir.



Isaac Andrews
 Bishop's College School

Les aventures de Léo

Ça fait cinq jours que j'ai ouvert les yeux et le monde est tellement plus vaste. Quand j'avais encore les yeux fermés, j'ai exploré à tâtons et c'était juste assez grand pour moi, ma mère, ma sœur et mon frère. Mais maintenant, je vois que nous sommes dans une boîte qui est dans une autre très grande boîte. Maman a dit que la très grande boîte s'appelait la cuisine et que c'est là que les deux-pattes préparent la nourriture.

Hier, quand maman avait le dos tourné, je suis sorti de la boîte et je suis parti explorer la cuisine, de l'autre côté de la grosse boîte argentée qui garde la nourriture froide, il y avait une autre cuisine! Mais cette cuisine-là était différente, il y avait une grosse fenêtre entièrement noire au mur, une petite table au milieu et une chaise noire très longue sur le mur en face de la fenêtre noire. Je suis monté sur la chaise et c'était beaucoup plus confortable que le coussin qu'on a dans le fond de notre boîte. Après, je suis monté sur la petite table et j'ai vu un truc assez long avec plein de petits cercles, j'ai appuyé dessus avec ma patte et plein de deux-pattes sont apparus sur la grande fenêtre noire, ça faisait plein de bruits. Presque tout de suite, un deux-pattes est arrivé et quand il m'a vu, il a souri, alors je me suis mis à battre de la queue. Il m'a ramené dans la boîte et j'ai tout raconté à maman et elle m'a expliqué que l'autre cuisine s'appelait un salon et que la grande fenêtre noire était en fait une télé.

Ça fait sept jours que je suis sorti furtivement de la boîte et maintenant je peux me promener librement et j'ai découvert qu'il y avait dix pièces dans la maison avec plein de noms bizarres. Maman a dit qu'on avait six semaines et que les deux-pattes allaient nous laisser aller dehors... c'est quoi dehors? J'ai trouvé c'était quoi dehors, c'est quand on sort de la maison... et c'est tout vert. J'ai mangé un peu du truc vert et j'ai trouvé ça bon, mais quand on est retourné dans la maison, j'ai vomi.

Cette nuit, j'ai laissé un cadeau devant la chambre du plus petit des deux-pattes. Quand il est sorti, il a glissé sur mon pipi et il est tombé sur les fesses. Il s'est mis à pleurer, mais moi je ne voulais pas qu'il pleure, alors je me suis avancé et je me suis mis à lui lécher la figure. C'est à ce moment-là que les deux-pattes plus grands sont arrivés et il n'avait pas l'air content... Le deux-pattes avec le poil super long sur la tête a pris le plus petit dans ses bras et

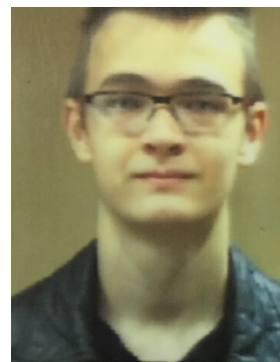
il est parti. L'autre avec le poil plus court m'a attrapé par le collier et m'a enfoncé le nez dans mon pipi. Après que le deux-pattes m'ait enfoncé le nez dans mon pipi, il m'a montré où il fallait que je fasse mes cadeaux. Je n'ai plus jamais fait pipi dans la maison.

Ça fait une semaine que j'ai fait pipi dans la maison et hier j'ai dormi dehors. Le plus petit des deux-pattes est rentré avec un chat... J'avais observé les chats à travers de la vitre du salon, ce sont les pires ennemis des chiens. Alors j'ai foncé sur le chat en jappant et s'en est suivi une course poursuite à travers la maison, mais j'ai réussi à chasser l'envahisseur! Les deux-pattes étaient vraiment fâchés, ils m'ont arrosé avec le tuyau d'arrosage et attaché dehors. Je pense qu'ils sont fâchés parce que j'ai brisé des choses en chassant le chat.

J'ai huit semaines depuis trois jours et un deux-pattes que je ne connaissais pas est venu me voir, maman m'a expliqué que ça voulait dire que j'allais avoir une nouvelle maison. Le lendemain, le deux-pattes est venu me chercher. J'ai dit au revoir à maman, à mon frère et ma sœur. Mon nouveau deux-pattes m'a fait monter dans une auto et nous sommes partis. J'ai pu regarder mon ancienne maison par la vitre arrière jusqu'à ce qu'elle disparaisse.

Fin

Josias Delafontaine
Centre Saint-Michel



Zolfe et son long périple en mer

Elle prend place dans l'embarcation de bois qui est trop petite pour tous ces gens. Zolfe est entassée contre ces inconnus. L'ambiance est maussade, les gens ont la mine basse. Zolfe a peur lorsque les vagues fracassent la barque.

Quelques jours plus tard, l'embarcation dérive encore sur la mer. Aucune terre en vue. Zolfe est affamée, mais elle a surtout soif. Zolfe décide de se pencher pour boire l'eau de la mer, cependant le bateau valse et elle bascule dans l'eau. De peine et de misère, un homme réussit à la remonter dans la barque. Zolfe pleure. Son cœur est rempli de tristesse. Les larmes coulent sur ses joues. Le vieux monsieur s'approche d'elle pour la consoler, elle se blottit contre lui.

Puis, Zolfe se met à grelotter, elle a froid. L'homme s'aperçoit qu'elle est brûlante de fièvre. Il enlève son manteau et, avec celui-ci, il réchauffe la fillette. Il prend ensuite sa gourde et verse quelques gouttes dans la bouche de Zolfe. Miraculeusement, la fièvre disparaît aussi vite qu'elle est apparue.

Le lendemain, après un long périple en mer, il y a enfin une terre en vue. La barque réussit à s'accoster sur les terres de l'Amérique. Depuis ce jour, le chagrin dans le cœur de Zolfe a cédé sa place au bonheur, car le vieil homme a toujours continué de prendre soin d'elle. À ses yeux, il est comme son père. Zolfe lui doit beaucoup. Lorsque viendra le moment, ce sera à elle de prendre soin de lui.

Léa Labranche
Polyvalente Louis-Saint-Laurent



Poussière

- Eh bien, qu'avons-nous là! Qu'en dis-tu, Croc? On y va?

En guise de réponse, la panthère des neiges s'élança dans la cavité profonde.

- Hé, attends-moi!

Jörgen lui emboîta vivement le pas. La torche qu'il tenait à la main laissa une traînée enflammée derrière eux.

- Impressionnante, cette caverne. Cela m'étonne que nous ne l'ayons pas vue auparavant.

C'est en faisant leur randonnée matinale que les deux amis avaient aperçu une ouverture, derrière un amas rocheux qui leur obstruait la vue. Eux qui croyaient connaître les montagnes enneigées de Suède comme le fond de leur gîte, ils avaient pris cette découverte avec beaucoup d'enthousiasme.

Jörgen leva encore plus haut son flambeau pour apercevoir le plafond de la grotte. Sur sa tête, quelques cheveux blonds ployaient dangereusement vers la source de feu. Croc Blanc poussa de sa tête le bras droit du jeune Suédois.

- Qu'est-ce qu'il y a, Croc?

La panthère échappa un grognement exaspéré, avant de pointer son regard vers la torche. Lorsqu'il comprit, Jörgen repoussa lentement le bout de bois enflammé.

- Merci.

De toute évidence, ses vingt-quatre ans de vie dans les montagnes ne lui procuraient pas assez d'expérience.

Croc, regarde-ça! s'exclama-t-il.

- La caverne continue, là-bas.

En effet, les parois de plus en plus étroites semblaient mener beaucoup plus loin. S'étant consultés du regard, ils poursuivirent leur route dans le sentier sinueux. Ils furent rapidement enveloppés d'un noir profond que seule la torche contraignait de ses flammes orangées. Soudain, Croc Blanc s'arrêta. Il se retourna vers Jörgen en poussant un petit grognement. Le suédois s'approcha de la paroi et aperçut des grandes entailles dans le filon de marbre. Glissant ses doigts sur les marques, il murmura à la panthère:

- On dirait des griffures...

Croc Blanc renifla timidement les entailles. Doucement, il plaça sa patte vis-à-vis celles-ci et écarta ses griffes. Mais les griffures ne correspondaient pas à celles qu'auraient pu causer sa patte. Elles étaient plus larges. Jörgen frissonna en songeant à la créature qui avait pu laisser de telles marques.

- Continuons, ordonna-t-il.

Croc Blanc acquiesça en remuant ses vibrisses. Alors qu'ils observaient les parois entaillées de la caverne, la vive flamme qui illuminait leur chemin s'éteignit. Quelques secondes plus tard, une gouttelette s'écrasa sur le front de Jörgen.

- Le plafond dégoutte... comme s'il y avait une source d'eau au-dessus de nous. Mais c'est presque impossible! Dans un climat aussi froid, l'eau aurait gelé. Ou peut-être est-ce de la neige fondue. Mais d'où proviendrait la chaleur? Certainement pas du soleil ou de mon petit flambeau!

Dans cette noirceur totale, il trouvait que ses yeux ne lui servaient à rien. De plus, il se sentait étrangement seul.

- Croc? Tu es toujours là?

Seule une lourde goutte d'eau s'abattant sur son visage répondit à son appel.

- Bon, assez parlé.

Jörgen sortit de sa poche un petit briquet. Se fiant à son sens du toucher, il alluma une frêle flamme. Celle-ci s'étendit rapidement au contact du bout de bois encore incandescent. Jörgen, n'apercevant pas la panthère des neiges, fit volte-face. Son corps tressaillit lorsqu'il se retrouva nez-à-nez avec un visage poilu.

- Ne me fais plus jamais ça!

Croc Blanc retomba sur ses deux pattes, amusé.

Probablement par chance, la torche ne s'éteignit qu'une seule fois durant leur court trajet. Les deux compagnons avaient atterri dans une grande salle où s'élevait du sol une épaisse brume. Jörgen se demandait bien d'où pouvait provenir cette condensation, mais il garda son questionnement pour lui. Plus loin encore, alors que le tunnel s'était élargi, un étrange ronronnement se mélangea à l'air froid de la grotte. Croc Blanc l'aperçut en premier, grâce à son ouïe fine. Jörgen perçut lui aussi le constant grognement.

- De quoi peut-il s'agir? se demanda Jörgen. Un animal?

Croc Blanc grogna de désaccord.

- D'accord, je te crois. Tu aurais sûrement reconnu ce bruit, s'il avait été celui d'une bête sauvage.

Plus ils avançaient, plus le bruit se faisait insistant. Mais en plus du ronronnement, d'autres sons mécaniques s'ajoutèrent à cette cacophonie.

- On dirait des machines, devina Jörgen. Imagine ça, Croc! Il s'agit peut-être d'anciennes machines d'une civilisation perdue! Ce serait étonnant qu'elles fonctionnent encore, mais cela rendrait la découverte encore plus spectaculaire!

Croc Blanc ne semblait guère emballé par cette idée. La bouche entrouverte pour mieux percevoir les différentes odeurs qui s'élevaient plus loin, il continua son chemin, sans regarder l'humain.

- Ne fais pas cette tête-là! Je te laisserai le mérite. Imagine ça: «Une panthère des neiges découvre un site antique convoité des chercheurs.»

Le félin ne s'arrêta pas de marcher, la tête basse. Devant eux, à une dizaine de mètres, le tunnel décrivait une courbe qui les empêchait de voir plus loin. De cette courbe s'échappait une lumière blanchâtre.

- Quoi? On revient à l'extérieur? Je n'aurais pas cru que cette interminable caverne aboutirait dehors.

Avec les bruits mécaniques, l'air froid de l'extérieur et la brume qui les enveloppaient toujours, la curiosité saisit encore plus Jörgen et Croc Blanc. Dans quelques secondes, ils connaîtraient enfin la source de toutes ces énigmes.

- D'accord, ensemble. Maintenant!

Tous deux s'élançèrent à la course vers la sortie. Ils suivirent la courbe... et s'arrêtèrent net.

Devant eux s'étendait un vaste champ de poussière. Au centre, de grands puits descendaient profondément dans la roche désormais fragile. Au loin, d'imposantes machines jaunes déplaçaient des quantités phénoménales de neige salie par les va-et-vient des camions chargés de bois et de pierre polie. Un bruit sourd retentit lorsqu'une grue laissa tomber un grand billot de bois de bouleau, arbre qui ne poussait pas dans la région. Un nuage de poussière âcre s'éleva dans les airs. Il rejoignit dans l'atmosphère les particules toxiques s'échappant des immenses machines. L'air chaud que produisaient celles-ci rivalisait avec le climat nordique. Tout en bas, un homme vêtu d'orange vif criait des ordres aux obéissants travailleurs.

- Tremblant, Croc Blanc fit volte-face et s'élança sans attendre vers le tunnel d'où ils étaient arrivés. Jörgen se rua immédiatement.



2^e SECONDAIRE

Invités remettant le prix:

M. Daniel F. Gravel, Humania Assurance inc.

M. Pierre-Luc Dusseault, député fédéral de Sherbrooke



Zahra Constancis
Le Salésien



Éliane Côté
École internationale du Phare



Barbara Gagnon
Centre Saint-Michel



Anna Kyritysya
Collège Mont Notre-Dame



Laura Madore
École secondaire la Frontalière



Lucille Tang-Levac
Collège Rivier

2^e SECONDAIRE

| | |
|--|----|
| Zahra Constancis , Un destin inévitable | 21 |
| Le Salésien | |
| Éliane Côté , Le mystère des expositions universelles | 23 |
| École internationale du Phare | |
| Barbara Gagnon , Extrait du temps dans la vallée du Song-Koï en terre du Nom .. | 25 |
| Centre Saint-Michel | |
| Anna Kyrytsya , Un mal étrange..... | 26 |
| Collège Mont Notre-Dame | |
| Laura Madore , La femme aux souliers vert menthe | 28 |
| École secondaire La Frontalière | |
| Lucille Tang-Levac , Le doigt..... | 29 |
| Collège Rivier | |

Un destin inévitable

Je m’y attendais. Ce destin était inévitable pour tous les Juifs en cette période de guerre. Une ambiance de terreur régnait dans le train où ils m’avaient emmené. Après plusieurs heures de route, nous arrivâmes enfin à destination. Un homme robuste aux cheveux hirsutes nous libéra de nos cordes et bandeaux. Je remarquai alors que les femmes et les enfants n’étaient plus avec nous. Dès l’aube, un soldat au regard impassible nous dirigea vers les mines. Dehors, le paysage était fade, composé que de terre. Le soleil tapait fort, créant une chaleur intense sans arbre pour l’atténuer. Le travail dans les mines sombres et humides était très exigeant.

Après quelques jours de violence gratuite, de dur travail et de malnutrition, je n’en pouvais plus. Je ne pouvais penser finir mes jours à cet endroit et ne jamais revoir ma famille et mes deux enfants. La nuit tombée, je décidai de passer à l’action. J’attendis une distraction de la part du soldat qui surveillait la porte pour sortir discrètement par derrière. Je longeai les murs jusqu’à une bâtisse de briques. Je la contournai, mais je sursautai lorsque je me retrouvai face à deux soldats. J’essayai de rebrousser chemin sans me faire voir, mais il était déjà trop tard.

- Hé! Que fais-tu dehors en pleine nuit? me questionna le plus grand soldat.
- Je me suis perdu en cherchant mon dortoir, répliquai-je, l’air hésitant.
- Ce n’est pas une raison, répondit le deuxième soldat l’air furieux, tu es dans l’obligation de rester dans ton dortoir dès l’heure du couvre-feu.
- Pardon monsieur, pourriez-vous m’y ramener?

Plusieurs semaines plus tard, j’étais toujours pris dans ce camp. La garde avait augmenté pour une raison que j’ignorais. Un matin, un soldat vint nous chercher dans notre dortoir et nous amena sur un vaste terrain avec tous les autres prisonniers du camp. Une voix sonore et grave fit rapidement taire le brouhaha et nous apprit que la guerre était finalement terminée. Je sentis une vague de joie et d’espoir m’envahir le corps. Je n’arrivais pas à croire

que cette souffrance cesserait enfin. Nous apprîmes aussi que plusieurs trains partiraient le soir même vers de multiples pays européens. Ce que j'espérais plus que tout était d'y retrouver ma femme et mes enfants.

Après plusieurs semaine sans nouvelles, j'en conclus que jamais je ne les reverrais, sans jamais savoir ce qu'il était advenu d'eux. Cette épouvantable guerre fit des ravages impardonnables. Celle-ci marqua l'humanité d'un souvenir d'horreur.

**Zahra Constancis
Le Salésien**



Le mystère des expositions universelles

Partout dans le monde, les différentes expositions attirent de nombreux touristes. Les expositions les plus connues sont évidemment les expositions universelles. Devant ces faits, je me demande pour quelles raisons ce genre d'exposition suscite l'intérêt. Selon moi, chers lecteurs, les expositions universelles sont populaires grâce aux effets positifs qu'elles ont sur les individus et le pays hôte.

Premièrement, je pense que les expositions universelles suscitent l'intérêt grâce aux effets positifs qu'elles ont sur les individus. Tout d'abord, imaginez une immense exposition interactive qui aurait pour but d'instruire le public et de lui faire connaître des innovations et des technologies révolutionnaires tout en promouvant le progrès et en encourageant la coopération. C'est ce que vous verriez en entrant dans une exposition universelle. Ensuite, ces expositions grandioses ouvrent leurs visiteurs sur le monde grâce à la diversité de leurs participants. En effet, 62 nations différentes ont participé à l'Expo 67 de Montréal. De plus, ce genre d'exposition rassemble des gens du monde entier, confirme nos valeurs et énonce les enjeux de l'évolution de notre société. Pour poursuivre, il est impossible de s'ennuyer entre les expositions extraordinaires, les conférences, les spectacles fabuleux, les rencontres diplomatiques, les réunions d'affaires et les activités intéressantes. Aussi, en imaginant une exposition universelle, vous devez penser à une architecture innovante et à des travaux gigantesques tels l'Atomium de Bruxelles en 1958. Puis, le clou cette réalisation architecturale exceptionnelle faite par le pays hôte est une infrastructure à ne pas manquer, telle la tour Eiffel à Paris. Bref, ces événements formidables sont l'occasion idéale pour découvrir les inventions du monde entier et développer votre curiosité.

Deuxièmement, je pense que les expositions universelles suscitent l'intérêt grâce aux effets positifs qu'elles ont sur le pays hôte. Tout d'abord, je crois qu'il est nécessaire que vous sachiez que celles-ci attirent des dirigeants mondiaux ainsi que des millions de visiteurs. Il est donc normal que chaque pays souhaite accueillir et organiser cet événement, car le pays hôte s'ouvre sur le monde et attire le regard international. De même, l'accélération de son

développement, l'augmentation de la capacité d'accueil de la ville hôte et de sa région, la stimulation de l'activité économique, la création d'emplois, le renforcement de l'image internationale et la dynamisation des affaires de leur pays doivent être pris en compte par les organisateurs. Ensuite, les legs sont hautement appréciés par le pays hôte. Qu'ils soient urbanistiques, architecturaux, commerciaux ou organisationnels, les legs sont toujours considérés. Bref, chaque pays est intéressé d'accueillir cet événement populaire et prestigieux.

Pour conclure, je pense que les expositions universelles suscitent l'intérêt des individus et du pays hôte pour les nombreux effets positifs qu'elles ont sur ceux-ci. Après cette lecture, avez-vous le goût de visiter une exposition universelle?

Éliane Côté
École internationale du Phare



Extrait du temps dans la vallée du Song Koï en terre du nom

Enfant, je me souviens de l'odeur humide de ces rizières les soirs d'été avant la mousson. Cette odeur particulière de la plante qui pousse chatouillait mes sens en développement.

Le soir venu, je m'adosais à un arbre et contemplant le ciel noir encre parsemé d'étoiles scintillantes, je fermais les yeux et rêvais à ces contrées étrangères inaccessibles à mes aînés contemporains. Pour cause, mes aînés ont tour à tour travaillé à la sueur de leur front pour un maigre pécule qui leur a toujours permis d'assurer une existence de base pour eux et leur descendance.

Tel un rituel plus que millénaire, la culture du riz est la provende de mon peuple depuis la nuit des temps. Beaucoup de mes contemporains ont payé le lourd tribut de leurs vies sous le joug de la tâche séculière. Dans le silence de leurs cœurs, mes ancêtres se sont attelés à l'obligation en chantant joyeusement des hymnes candides qui décrivaient leur simple quotidien. De l'humilité? Ça, ils n'en manquaient pas!

Le patriarche ambitionne que je prenne la relève, alors que moi, je veux me faire moine au temple de l'Etam. Je ne sais pas lire ni écrire. Au temple, j'aurai cette possibilité d'apprendre et de m'ouvrir à ces horizons inaccessibles qui ont fait cruellement défaut à mes ascendants. J'aspire à devenir moine écrivain pour transmettre l'héritage de ma fratrie à la génération qui nous succédera, pour que jamais ne soit oublié le sacrifice millénaire de mon peuple. Le patriarche est inquiet, mais ce sacrifice que je m'apprête à faire servira le futur afin que mon peuple de la vallée du Song-Koï ne disparaisse pas dans l'oubli du temps.

Barbara Gagnon
Centre Saint-Michel



Un mal étrange

Ne pas sortir cette nuit. Ne pas fermer votre porte, sinon il sera impossible de vous enfuir. Dès que le Soleil se couchera, se coucher dans son lit et fermer les yeux. Ne les ouvrir sous aucun prétexte, sinon *ils* pourront vous posséder.

Les consignes de la frêle comtesse, son hôtesse, résonnaient dans la tête d'Alia alors qu'une sueur froide parcourait son échine. Ses mains étaient animées d'un tremblement incontrôlable et ses paupières étaient closes. La jeune fille gardait les yeux fermés comme si sa vie en dépendait, ce qui, à en croire la comtesse, n'était pas faux. À chaque petit bruit suspect, le cœur d'Alia ratait un battement et l'effroi la paralysait. La peur possédait tout son être.

Depuis quelques mois déjà, un mal étrange secouait le bourg où Alia habitait. Des personnes mouraient subitement, sans aucun symptôme précurseur. Cependant, des rumeurs s'étaient propagées. Apparemment, les morts revenaient hanter leurs proches sous forme de spectres. Les proches des victimes mouraient dans les jours suivants, sans exception. De ces rumeurs était née une réelle terreur générale. Un effet d'enchaînement s'était produit; plus les gens voyaient leurs voisins succomber à la panique, plus ils paniquaient eux-mêmes, ce qui avait pour effet d'effrayer encore plus leurs voisins. Rapidement, les gens ne sortirent plus le soir, ne se parlèrent plus et ressentirent une rage encore plus grande envers les éléments liés à la sorcellerie, comme les chats noirs. On leur rendit la vie extrêmement dure pendant quelques mois, eux qui étaient pourtant habitués à la haine populaire. Néanmoins, lorsque les pauvres félins eurent été éliminés, et que tous les malheureux survivants eurent quitté la ville pour une existence plus heureuse, mais que le mal persista, l'on fut bien obligé d'avouer que les chats n'avaient rien à voir dans cette situation.

Dès lors, la peur des citoyens fut si grande que les gens firent des provisions et se barricadèrent chez eux. Malheureusement, la nourriture des plus pauvres s'épuisa rapidement et ils furent forcés de sortir. Dans la terreur frénétique, comme des mendiants, ils cognaient alors aux portes des plus fortunés, en quête de protection. Évidemment, comme la nature humaine priorise souvent l'égoïsme, rares étaient ceux qui ouvraient leurs portes à ceux qu'ils voyaient comme simplement une bouche de plus à nourrir. Seulement une porte restait toujours ouverte à tous les sans-abri: celle de la comtesse. Jusqu'à cette situation, qui aurait cru que cette dame, cette noble qui régnait sur la ville du haut de son château menaçant, en

haut de la colline, avait un cœur si grand? Pourtant, elle accueillait tous ceux en quête d'un toit protecteur, et semblait même avoir des connaissances sur l'affreuse situation! Sot serait celui qui ne se précipiterait pas sur la porte du domaine de la vieille femme, du moins, c'est ce que croyaient les citoyens.

Une fois que la moitié des habitants, dont Alia faisait partie, fut installée entre quatre murs imposants; une fois que tous furent nourris et abreuvés, la comtesse commença à parler. Elle rassura la population, dit que le bourg était en effet mis en danger par une force surnaturelle, mais qu'elle, la plus vieille femme du village, avait déjà connu une situation semblable. Elle savait comment lutter contre des spectres. À ce mot, toute la salle dans laquelle s'entassaient les gens fut secouée d'un tremblement. Les visages blémirent, les yeux s'arrondirent et des regards paniqués s'échangèrent. L'hypothèse que tout le monde élaborait, mais que personne n'osait vraiment admettre, tant elle était terrifiante, venait de se confirmer. Le silence causé par la peur permit à tous d'entendre la comtesse, qui donna les directives de sécurité. C'étaient les directives mêmes qu'Alia, le cœur en chamade, se répétait, couchée dans son lit. Elle ne pouvait même pas profiter du fait qu'elle avait une chambre individuelle, comme la totalité des hébergés, chose qui ne lui était encore jamais arrivée. Un léger bruit se fit entendre, et Alia plissa ses paupières encore plus fort.

Ainsi passa une grande partie de la nuit, jusqu'à ce qu'Alia entende la porte de sa chambre grincer. Elle crut qu'elle allait mourir de peur et couina presque. Elle entendit un pas traînant sur le sol. La tentation d'ouvrir les yeux était grande, mais Alia respecta les consignes de la comtesse, du moins jusqu'à ce qu'une pensée la frappe. Les spectres ne faisaient pas de bruit! À l'instant même où cette pensée traversa l'esprit de la jeune fille, des dents se refermèrent sur son cou. Elle tenta de se débattre, mais elle fut rapidement trop affaiblie. Du coin de l'œil, elle vit le visage de la comtesse, qu'elle avait auparavant jugé si bienveillant. Il était maintenant pourvu d'une expression affamée et bestiale. La dernière pensée d'Alia fut que les fantômes n'existent pas, mais les vampires, si...

Anna Kyritysya
Collège Mont Notre-Dame



La femme aux souliers vert menthe

À Times Square, cet endroit grouillant de monde qui commence à devenir étouffant, je décide de me réfugier dans une boutique qui a attiré mon regard. Évidemment, elle est pleine de « magasinieuses » excitées ou, comme moi, claustrophobes en cette saison estivale bien trop populaire. Tout de même, la vue de tous ces écrans géants et de ces taxis jaunes me fait rêver.

Soudain, mes pensées sont interrompues par une pauvre dame en panique. Elle crie sans arrêt qu'elle s'est fait voler son portefeuille par une jeune femme aux souliers vert menthe qu'elle pointe du doigt dans la rue. Tout à coup, j'ai une bulle au cerveau et je me précipite dans sa direction. Elle jure devant Dieu que cette jeune personne qu'elle pointait est la voleuse du précieux bien qui contient tout son argent. Et parce que je me sens brave et parce que cela fera des sacrées anecdotes à raconter plus tard, je me lance à la poursuite de la suspecte.

Pour une fois, je semble prendre une bonne décision et je m'approche du premier policier que je vois. Je lui explique tout. Tout en détail. Me regardant comme si j'étais une gamine, il me dit que je n'ai aucune preuve contre celle-ci. La colère montant en moi, je pars. Policier, mon œil! Et moi qui croyais qu'ils nous protégeaient. Il faut croire qu'ils doivent en voir de toutes les couleurs, ici!

En lui tournant le dos, je me rends compte que j'ai perdu ma cible de vue... Comment la retrouver à travers ces rues bondées de gens? Puis les quelques mots de la victime me reviennent en tête : des souliers vert menthe. Me penchant vers le sol, je les aperçois au loin. Bingo! Je m'approche de la pourchassée en me créant un chemin à travers une bande de touristes. La peur commence à monter en moi. Mon cœur bat à mille tours seconde. Arrivée à elle, je mets ma main sur son épaule. Elle se retourne alors en sursautant, visiblement nerveuse. En voyant le portefeuille dans ses mains, je lui dis qu'elle vient de commettre un vol très grave. Sa réaction est assez surprenante...

L'espace d'une seconde, elle éclate en sanglots. Cette jeune adulte m'explique tristement que sa fille est très malade et qu'elles ont besoin d'argent. Se mettant presque à genoux pour me supplier de lui laisser l'argent, elle pleure de plus belle. Celle-ci semble vraiment sincère. Mais que dois-je faire? Après tout, est-ce que quelques billets valent mieux que la santé?



Laura Madore
École secondaire La Frontalière

Le doigt

C'était vendredi soir et j'arrivais à mon petit appartement de Los Angeles. James, mon fiancé, était parti avec ses copains pour son enterrement de vie de garçon. Notre mariage avait lieu dans deux semaines. La journée avait été longue à la station et je méritais grandement mon verre de vin blanc. Je m'apprêtais à en prendre une gorgée lorsque mon téléphone sonna. C'était Éric, mon collègue.

- Oui? répondis-je.
- C'est un homicide, nous avons besoin d'une autre détective.

Le crime s'était produit dans une pizzeria au centre-ville. En arrivant, celle-ci avait été évacuée et Éric interrogeait certains clients. M'apercevant, il s'interrompit et m'entraîna dans les toilettes du restaurant. Il y avait cette forte odeur de produits nettoyants. Sur le plancher gisaient un corps meurtri, des sacs de cocaïne, un couteau et un doigt.

Le lendemain matin, je me rendis à la station. Éric y était et avait identifié la victime. Il se nommait John Walker, avait 26 ans et tous ses doigts. Le doigt appartenait donc au meurtrier. Nous décidâmes d'aller à la recherche d'indices dans son appartement. Il n'y avait personne dans le logement, alors nous ouvrimes la porte de force. Sur un petit bureau, nous trouvâmes un journal. Les dernières phrases avaient été écrites la veille.

« J'ai peur, je me suis embarqué dans cette histoire et maintenant il me veut mort. »

Quelle histoire? Qui le voulait mort? Ces pensées furent interrompues par le son de la serrure.

Une élégante blonde entra dans le logis, chantonnant. En nous apercevant, elle se tut, puis elle dit d'un ton hésitant :

- Bonjour?
- Je suis détective Rose Bernard et voici mon collègue Éric, répondis-je, badge à la main.

- Y a-t-il un problème?
- Quelle est votre relation avec M. Walker? demanda Éric, ignorant sa question.
- Je suis sa petite copine. Que se passe-t-il?
- Il a été retrouvé mort hier soir, lui annonçai-je. Je suis désolée.

La jeune femme fondit en larmes et échappa :

- C'est sûrement ce foutu type, un Jim ou un James!

Au bureau, notre patron nous attendait. Il déclara :

- Les détectives d'un autre département connaissent ce genre de cas, ils vont le prendre en charge.

Je retournai chez moi. James arriva peu après.

- T'es-tu amusé? lui demandai-je en l'embrassant.

Il ne portait pas son parfum habituel, il avait une odeur de nettoyant. Sur sa chemise, il y avait une trace de poudre blanche.

- Oui, j'ai eu un petit accident.

Il lui manquait un doigt. C'est à ce moment là que je compris. L'odeur de nettoyant, la cocaïne, le doigt, le « foutu type », le James, était devant moi.

Lucille Tang-Levac
Collège Rivier



3^e SECONDAIRE

Invités remettant le prix:

M. Daniel F. Gravel, Humania Assurance inc.

M. l'abbé Denis Cournoyer, prêtre de la paroisse Saint-Jean-Baptiste & animateur spirituel de la SSJB du diocèse de Sherbrooke



Antonio Bergamin-Ramos
Collège Rivier



Mathylde Gauvin
Le Salésien



Étienne Guillemette
Centre Saint-Michel



Lorianne Pagé
École internationale du Phare



Marguerite Trudel-Bernier
Collège Mont Notre-Dame

3^e SECONDAIRE

| | |
|---|----|
| Antonio Bergamin-Ramos , La création des nuages..... | 33 |
| Collège Rivier | |
| Mathylde Gauvin , Emmanuel, mon compagnon | 34 |
| Le Salésien | |
| Étienne Guillemette , La croisée des chemins | 35 |
| Centre Saint-Michel | |
| Anthony Herbst , Le feu et la glace | 37 |
| Bishop's College School | |
| Lorianne Pagé , Le pacte | 41 |
| École internationale du Phare | |
| Marguerite Trudel-Bernier , Testostérone | 44 |
| Collège Mont Notre-Dame | |

La création des nuages

Il y a de cela très très longtemps, la Terre n'était qu'un vaste désert aride au ciel de feu, traversé d'une rivière rachitique. Les premiers hommes y vivaient avec ces épées de Damoclès sur la tête. De jour, ils subissaient les violentes morsures du soleil et de nuit, l'emprise glaciale du froid. Leur seul moyen de subsistance était de puiser l'eau de la rivière. Cependant, la rivière était défendue par des hommes de feu qui n'avaient pour seul point faible que l'eau. Bien des malheureux n'en revenaient jamais!

Un jour, un homme, voyant que sa jeune fille dépérissait en raison du manque d'eau, tenta d'attirer l'attention du serpent à plumes qui sillonne les cieux. Celui-ci entendit son appel et descendit au sol. Le serpent à plumes se présenta comme Quetzalcóatl, alors le père lui répondit sèchement.

– Apporte-moi de l'eau!

Quetzalcóatl repartit donc vers la rivière et revint avec une ridicule quantité d'eau dans son poing.

L'homme, à la vue de ce misérable présent, dut masquer son élan de rage afin de ne pas froisser le serpent. Alors, il reformula sa requête, mais la chimère, malgré tous ses efforts, revenait les mains vides. L'eau que Quetzalcóatl transportait s'évaporait trop vite. Le père, après maintes tentatives, dut constater que sa fille n'était plus. Alors à court d'idée, il dit désespérément et désormais sans la moindre trace de raisonnement ou même de logique :

– Fais en sorte que la rivière monte au ciel pour couvrir toute trace de ce satané soleil ardent! Ma fille s'en est allée, désormais tout ce que je veux, c'est masquer ce ciel de malheur!

À cet instant, lorsque l'homme posa tristement son regard devant lui, toute trace de son bienveillant allié avait disparu, emportant avec lui l'espoir. Le malheureux, désormais abandonné, retomba lourdement sur ses genoux, contemplant l'immensité de sa prison de sable. Pour lui, tout espoir de sauver ce monde avait disparu. Soudain, il vit au loin le ciel se parer d'une merveilleuse couleur bleutée parsemée de boules duveteuses que l'homme reconnut. Il s'agissait du Duvet du Quetzalcóatl. Celui-ci l'avait imbibé d'eau. Quasi immédiatement, il se mit à pleuvoir et comme la plus douce des musiques, l'homme entendit la voix cristalline de sa fille disant.

– Papa!

Il accourut alors vers elle et la serra fort dans ses bras. Ainsi, le ciel et les nuages furent créés.

Antonio Bergamin-Ramos
Collège Rivier



Emmanuel, mon compagnon

J'ai rencontré mon ami Emmanuel lorsque j'ai commencé l'école, à cinq ans. C'est à ce moment précis, au premier véritable regard, que j'ai su que notre relation s'étendrait sur plusieurs années. Emmanuel n'est pas très grand, pas très fort, mais ne doutez jamais de sa force mentale, mon ami est surdoué. Il connaît tout sur tout. Posez-lui une question, il aura assurément une réponse, une bonne réponse. Lors d'une compétition de génie en herbe, gare à vous, il est imbattable! Avant de faire sa connaissance, je n'aurais pu soupçonner développer un lien aussi solide avec un être comme lui. Je voulais, depuis ce jour, ne jamais devoir quitter Emmanuel. Ensemble, nous devons concevoir l'inconcevable, partir à la recherche et trouver la clé des nombreux problèmes auxquels nous faisons face. C'était tellement simple de le comprendre, il était comme un livre ouvert. Nos vies sont certes très différentes, mais sans lui, sans son aide si précieuse, mon avenir ne pourrait et n'aurait été le même. J'ai longtemps songé à ce qui serait arrivé si, par mégarde, nos chemins s'étaient séparés. La réponse est bien idiote, mais tout de même réaliste : je n'aurais pas réussi à vivre la vie dans laquelle je suis présentement. Je me serais débrouillée et j'aurais su comment obtenir des réponses, de bonnes réponses, seulement je n'aurais pas eu un ami aussi unique qu'Emmanuel. Nous sommes faits pour partager ce lien d'amitié si fort qui nous unit l'un à l'autre. Avant, la ficelle qui liait nos vies était beaucoup moins solide. Je n'avais pas toujours envie de voir Emmanuel, de passer de longues heures avec lui. Je le repoussais et ainsi, mettais mon avenir en péril. Pourquoi avais-je besoin de lui pour réussir? Cette question me hantait jour et nuit. Puis, finalement, voyant que son aide m'aiderait à avancer et à obtenir de meilleurs résultats, je me suis mis à écouter ce qu'il avait à me faire connaître. Les enseignants m'ont expliqué les nombreux effets positifs qu'il y avait à faire nos devoirs à l'aide d'un **manuel** d'école. Depuis, à tous les soirs, je réserve une petite place toute spéciale pour « **mes manuels** » dans mon sac d'école, car sans lui, je n'aurais pas réussi à vivre la vie dans laquelle je suis présentement.

Mathylde Gauvin
Le Salésien



La croisée des chemins

Plusieurs se demandent si le destin existe vraiment, s'il n'y a vraiment rien qui arrive pour rien, si les âmes sœurs sont une chose réelle et j'en passe. La croisée des chemins, c'est le genre de rencontre qui peut venir changer, ou du moins ébranler toutes nos perspectives. Pour être franc, moi-même j'étais sceptique et pourtant je fais partie de ceux qui croient à l'impalpable, à la vie après la mort, aux anges gardiens, etc. Mais à 37 ans et célibataire depuis 5 ans sans avoir de rencontre, j'avais perdu complètement espoir. J'ai donc opté pour le lâcher-prise et croyez-moi, ça n'a pas été facile. Je me suis mis à travailler sur moi, car après mure réflexion, j'ai compris que ma dernière chance reposait sur mon épanouissement personnel, moral et psychologique. Et j'ai laissé la rivière couler, si vous me permettez l'expression.

Au début du printemps, quelque chose de vraiment spécial s'est produit. Cette fameuse journée a commencé comme les autres, c'est-à-dire café, déjeuner puis à l'école toute l'avant-midi. Une fois revenu chez moi, j'ai relaxé un peu, fait ma liste de commissions puis je me suis mis en route vers l'épicerie. Une fois celle-ci terminée, j'ai pris le service de livraison et j'ai décidé d'aller fumer une cigarette avant d'appeler un taxi. C'est à ce moment que j'ai vu un ange apparaître de l'autre côté de la palette de poches de terre. Je n'ai pas d'autre mot pour décrire cette jolie jeune femme et avant même qu'elle me parle, je savais que celle-ci n'était point comme les autres. Nous nous sommes mis à parler un peu de tout, vaguement et plus la conversation avançait et plus je captais une compatibilité potentielle à la fois énergétique, spirituelle et mentale. Les sujets de conversations étaient fluides, variés et quelques intérêts communs ont émergé. La musique, l'histoire, les arts, les sciences, les jeux vidéo, bref c'était tellement agréable que j'étais en train d'oublier que ma livraison d'épicerie était sur le point d'arriver chez moi et je n'y étais toujours pas. D'ailleurs, j'étais tellement rendu serré dans le temps que j'ai dû retourner chez moi au pas de gymnastique. Une fois rendu, je me suis assis dans les marches d'escalier, je repensais à la scène, à la discussion, à ses yeux bleus, à ses mèches de cheveux qui cherchaient à sortir de son capuchon lors des rafales de vent. Comme on n'avait pas de cellulaire à ce moment, le seul moyen de communiquer reposait sur internet. Ainsi on a commencé à se parler quelques fois

par semaine puis un mois plus tard, nous avons passé une après-midi ensemble dans des endroits neutres et publics. Nous avons pris notre premier café ensemble, notre première marche. Sans jamais arrêter de discuter, de tout et de rien, de nos valeurs, nos projets ou but professionnel; et plus ça allait, plus les points en commun s'accumulaient. Je me suis senti privilégié d'avoir un aperçu de sa beauté intérieure combinée à quelques qualités marquantes, entre autres, j'ai vu une femme mature avec un grand cœur, sage dans ses propos. Une femme qui sait où elle s'en va, qui sait ce qu'elle veut et ce qu'elle ne veut pas. Je dois avouer que j'ai eu le coup de foudre. Mais c'est lors de notre deuxième rencontre que j'ai craqué puis le coup de foudre s'est transformé en coup de cœur. Cela marque une attirance forte et soudaine pour quelqu'un, basée sur l'organe des sentiments. Le cœur s'agite et se met à palpiter plus fort, puis les papillons dans le ventre se font plus gros.

Maintenant, tout cela repose dans les mains de l'univers, car il est encore trop tôt pour dire qu'elle sera ma douce éventuellement, même si c'est ce que je souhaite au plus profond de mon être. Mais désormais je sais une chose, c'est que je suis prêt à aimer à nouveau. La plus grande des leçons à tirer de tout ça, c'est qu'il faut garder espoir même quand rien ne semble plus aller, même quand plus rien ne semble avoir de sens à vos yeux. Et soyez très attentifs aux signes que vous envoie l'univers, car vous pourriez avoir aussi votre croisée des chemins.

Étienne Guillemette
Centre Saint-Michel



Le feu et la glace

Il était une fois un noble chevalier et une chevaleresse qui vivaient dans une petite maison sur le bord d'une forêt. Ils s'appelaient Alexandre et Béatrice. Ils n'étaient pas des guerriers normaux, car ils pouvaient faire de la magie! Alexandre, maître de la glace, pouvait faire geler n'importe quoi, et le contrôler avec une agilité extraordinaire. Béatrice pouvait enflammer tout sur son passage.

Alexandre et Béatrice vivaient en paix. Chaque jour, ils allaient se baigner dans le lac près de leur maison. Normalement, après ça, ils allaient explorer la vaste forêt pour y trouver de quoi se nourrir et se vêtir. Finalement, ils finissaient la journée et mangeaient un bon repas.

Un jour, leur baignade fut interrompue par un jeune garçon qui portait un message du roi le singe.

- Vite, madame et monsieur, on vous attend au palais : quelque chose de terrible est arrivé.
- Mais qu'est-ce qui s'est passé? demanda Béatrice.
- Je ne peux pas vous l'annoncer maintenant. Sire veut vous le dire de vive voix.

Et sur ces mots, le petit garçon repartit.

- Qu'est-ce que tu en penses, Alexandre ? dit Béatrice.
- La route pour se rendre au palais est très dangereuse. Il faut passer par la savane des tigres et le passage du dragon! répondit Alexandre.
- Mais si le petit messager a pu venir jusqu'ici, nous pouvons sans doute le faire, car nous sommes des chevaliers après tout! s'exclama Béatrice.
- Tu as bien raison, dit Alexandre.
- Allons-y d'abord! dit Béatrice.

Et alors, nos deux braves aventuriers sortirent du confort de leur petite maison au bord le lac,

et embarquèrent dans une expédition dangereuse pour se rendre au palais du roi le singe. Ils passèrent en premier par la savane des tigres, une route très risquée.

Lorsque l'on marchait dans la savane, il fallait être prudent, car les tigres pouvaient être très sournois et silencieux.

- Je n'aime pas cette savane, on ne sait jamais quand les tigres peuvent apparaître, chuchota Alexandre.
- Oui, je suis bien d'accord, dit Béatrice.

Soudainement, venu de nulle part, quelque chose bloqua leur chemin. C'était un gros, méchant tigre. Il avait les yeux perçants qui semblaient très menaçants. Sa fourrure orange et noire brillait au soleil. Le tigre ouvrit la bouche tellement grande qu'on pouvait voir ses grosses dents pointues.

- Bonjour mes amis. Où allez-vous en cette belle journée ? demanda le tigre.
- Où l'on va n'a pas d'importance. On ne veut simplement pas de problème avec vous, répondit Béatrice.
- Toute une attitude, répondit le tigre. Vous n'aurez pas de problème, mes chers amis, si vous me donnez toutes vos possessions.
- Pas de chance, cria Alexandre.

À ce moment-là, une vingtaine de tigres sortirent de la savane pour le rejoindre.

- Alors, est-ce qu'on a encore un problème? demanda le tigre.
- Je n'ai pas changé d'idée, dit Béatrice.
- Attrapez-les ! ordonna le tigre.

Béatrice cria à Alexandre de courir dans l'autre direction et elle lança une grande boule de feu vers les tigres. Seul le premier tigre resta. Il commença à faire marche arrière en tremblant. « J-j-j-j-j'ai dit un problème? Il n'y a pas de problème ici », dit le tigre. Et d'un bond, il disparut.

Béatrice se retourna vers Alexandre.

- C'était facile, lui dit-elle.

La fin de la savane était déjà en vue.

- Le passage du dragon approche, annonça Alexandre.

Ils arrivèrent au bout du dangereux passage. Il y avait un vieux pont fait de planches de bois et de corde qui traversait le passage.

- Ça n'a pas l'air solide, dit Alexandre.
- On n'a pas vraiment le choix, répondit Béatrice.

Alexandre haussa les épaules. Ils s'approchèrent doucement de la traversée du pont. On ne pouvait pas voir jusqu'au fond du passage profond, car il y avait une brume dense.

Tout d'un coup, les chevaliers sentirent un tremblement sous leurs pieds. Le cou d'une créature massive sortit de la brume et bondit au-dessus du pont. C'était le dragon. Les yeux rouges comme les flammes qu'il soufflait. Ses écailles étaient d'une couleur mauve si sombre, qu'on ne pouvait distinguer le mauve que dans la lumière.

- Qui donc passe sur mon pont ainsi? demanda le gros dragon.
- On essaie de se rendre au palais du roi le singe. Nous ne voulons pas vous déranger, expliqua Béatrice.
- Vous avez interrompu mon sommeil, et vous allez me le payer, hurla le dragon.

Alexandre voyait que le dragon se préparait à enflammer le pont. Sous la panique et l'instinct, il créa la plus grande structure de glace possible et la lança avec force vers la bouche du dragon. Le colosse toussa quelques fois avant de lancer un grand rugissement et de retourner aux profondeurs du passage.

- C'était facile, dit Alexandre.

Ils arrivèrent au palais de sire le singe. Il mangeait ses bananes.

- Vous nous avez demandés sire? dit Béatrice.
- Oui, confirma le roi, vous êtes bien les maîtres du feu et de la glace non?

Béatrice et Alexandre échangèrent un regard.

- C'est vrai, dit Alexandre.
- Voici mon problème. Demain, c'est la fête de la famille royale. Tout le monde va être là. À cause de la sécheresse, on manque d'eau. Avec vos pouvoirs magiques, vous pouvez me créer de l'eau!
- Je m'excuse Sire, mais on a mis notre vie en danger pour vous servir de l'eau? questionna Béatrice.
- Exactement, confirma le roi, et pour vos inconvénients, je vous inviterai à la célébration. Aussi, vous aurez une maison pleine de gâteaux. Car je sais que vous adorez les gâteaux. Et finalement, vous serez les bienvenus à visiter mon zoo royal, ainsi que mon cirque.
- D'accord! dirent Alexandre et Béatrice avec enthousiasme. Ils mirent seulement quelques minutes pour remplir plusieurs barriques d'eau, satisfaits de pouvoir aider avec leurs pouvoirs magiques.

Nos héros s'amusèrent toute la nuit au palais comme l'avait promis le roi. Ils visitèrent le zoo et ils allèrent voir le cirque. Et au retour à la maison, devinez ce qui les attendait? Comme par magie, leur maison était pleine de gâteaux. Quelle joie! Cela restera une journée mémorable!

Anthony Herbst
Bishop's College School



Le pacte

Il était une fois une lutteuse qui ne savait pas rire. Margaret n'était pas une lutteuse à proprement parler, c'était plutôt une battante. C'était sans doute la femme la plus malheureuse du village, et ça paraissait; les cernes mauves sous ses yeux continuellement rougis, ses cheveux en bataille et son regard perdu dans le vide témoignaient de sa tristesse, attirant parfois les regards de pitié ou de dégoût des habitants. Mais elle faisait des efforts. Elle luttait pour ne pas se laisser aller dans les bras de Morphée à tout jamais. Et si elle luttait, c'était pour sa fille. Qu'est-ce qui pourrait la maintenir en vie, sinon?

Un soir d'été, alors que Margaret se promenait dans une ruelle déserte à la recherche de viennoiseries de la veille que le boulanger aurait jetées, elle aperçut une ombre. Pas une ombre ordinaire, ça, non, comment une ombre aurait-elle pu être vue dans la nuit noire? Cette ombre était particulière, incroyablement noire, comme si elle avalait la lumière. Tout était plus froid autour d'elle. Sa simple présence faisait ressurgir tout le malheur qu'un être humain pouvait contenir. Et du malheur, Margaret en était rongée. Malgré tout, elle était irrémédiablement attirée par cet être des ténèbres. Elle avança vers l'ombre à petits pas, jusqu'à être assez proche pour que le souffle glacial de l'ombre se cristallise sur ses joues sales. Elle sentait pratiquement son âme être aspirée dans l'infinité de noir qui se trouvait devant elle.

- Que me voulez-vous? crachota-t-elle en se reculant légèrement, comme pour échapper à l'emprise que cette créature exerçait sur elle.

Aucune réponse, puis une voix féminine et presque gutturale dans sa tête : « La question n'est pas ce que je veux, mais ce que tu veux, et ce que je veux en retour. »

- De quoi parlez-vous?

« Mais c'est évident! Je te propose un pacte, mon enfant. Un marché que tu ne pourras pas refuser. »

- Que me proposez-vous?

« Tu es incapable d'éprouver de la joie, mais je suis capable de te donner cette capacité. Je ne te demande qu'une seule chose en échange. »

Méfiant, Margaret répondit :

- Et quelle est cette chose que tu désires tant?

« Je veux que tu me donnes l'âme de la première personne qui te fera rire. Jure-le. Jure-le et donne-moi ton sang en garantie de ta loyauté. »

Cela semblait si facile. Une seule âme et elle pourrait être heureuse. Le choix était facile. Trop facile.

– J’accepte, dit-elle.

Puis elle se pencha, prit un morceau de métal rouillé dans une poubelle et offrit son sang à l’ombre.

« N’oublie pas », dit-elle, puis l’ombre disparut.

Déjà, Margaret se sentait plus légère. Un poids immense s’était enlevé de ses épaules. Elle se surprit même à esquisser un semblant de sourire. Le prix de son bonheur était déjà caché dans le plus sombre recoin de son esprit. Oublié.

Puis, la fatigue la rattrapa et elle s’effondra par terre, se laissant gagner par le sommeil au milieu des débris et des poubelles.

Alors que le soleil se levait, Margaret se réveilla. En se rappelant les événements de la veille, elle courut prévenir sa fille. Celle-ci serait si heureuse! Arrivée à la grange où elles dormaient clandestinement, Margaret réveilla sa fille encore assoupie.

– Clémentine! Réveille-toi!

– Qu’y a-t-il, mère? répondit sa fille, déjà inquiète.

Il n’était pas rare que sa mère la réveille en pleurs afin de puiser du réconfort auprès de sa fille.

– Allons marcher. J’aimerais t’annoncer une grande nouvelle.

Pleine d’espoir, Clémentine se leva en hâte avant de rejoindre sa mère qui l’attendait dehors.

Elles marchèrent toutes deux en silence pendant quelques minutes sur le bord d’un étang, appréciant ces quelques instants de quiétude. Alors que Margaret commençait à lui parler, Clémentine tourna la tête afin de mieux l’écouter et mit le pied dans du fumier de cheval, glissa, puis tomba dans l’étang. La situation était si drôle que Margaret ne put s’empêcher de rire. Elle rit comme elle n’avait pas ri depuis des années.

Sauf qu’elle n’aurait pas dû. L’eau se fit plus sombre, comme si une vague de ténèbres se déversait doucement dans l’étang. Puis d’autres ombres encore plus noires apparurent. Et Margaret comprit. Ils allaient lui prendre sa fille. Alors que Clémentine atteignait la surface, les créatures la saisirent. Margaret vit la chevelure rousse se faire peu à peu envahir par la noirceur et les bulles d’air qui témoignaient des cris de l’enfant se raréfier. Puis, plus rien.

Que.

Du.

Silence.

Jusqu'au cri horrible de la malheureuse qui, à nouveau, s'était fait déchirer l'âme comme un vulgaire bout de papier.

Elle supplia, cria, et faillit bien se noyer alors qu'elle creusait le fond boueux de l'étang, ne s'arrêtant même pas lorsque les roches égratignèrent ses mains jusqu'à ce que son sang se mélange à celui de l'eau.

Elle aurait continué des heures durant, mais un jeune homme qui passait par là la vit et, croyant qu'elle était un danger pour le peuple, décida de l'amener aux autorités.

Margaret n'opposa aucune résistance durant tout le trajet, pas même lorsqu'on l'enferma dans une cellule crasseuse avec pour seule compagnie le bruit des gouttes d'eau qui tombaient du plafond pour venir s'écraser sur le plancher de terre.

Le lendemain matin, un garde vint la chercher pour l'amener à la place publique, où des dizaines de personnes étaient rassemblées. C'était l'heure du procès. Mais tout cela, Margaret le remarquait à peine. Elle était fatiguée. Si fatiguée. Elle ne sentait plus les cailloux que lui jetaient les habitants. Elle n'entendait pas les gens la traiter de folle ou de sorcière. Ses cheveux roux à eux seuls réussirent à convaincre le prêtre que cette femme pratiquait la magie noire, que le diable l'habitait et qu'elle avait sans doute tué sa fille. Mais Margaret ne se rendit compte de rien. Tout ce qu'elle voyait, c'était cette ombre dans la foule. Tout ce qu'elle entendait, c'était à nouveau cette voix dans sa tête. Tout ce qu'elle sentait, c'était le soupir glacial de l'être qui agressait son visage. Elle sentit tout d'abord l'odeur, puis la chaleur suivie de la brûlure sous ses pieds.

« Sorcière! », cria-t-on.

On la brûlait vivante. Elle aurait préféré une mort plus douce, où elle ne souffrirait pas, pour une fois. Deux larmes roulèrent sur ses joues avant de tomber dans le feu. Comme si ça allait l'éteindre. Bien vite, l'odeur de la chair brûlée, la fumée et la douleur vinrent à bout de la jeune femme et sa conscience l'abandonna. Puis, l'ombre se glissa derrière elle et, juste avant de l'amener, la créature lui murmura à l'oreille : « Fais toujours attention à ce que tu promets. Tout peut se retourner contre toi un jour ou l'autre. »

L'ombre referma ses bras autour de son âme et les ténèbres l'engloutirent.

D'elle, il ne restait pas même les cendres.

Lorianne Pagé
École internationale du Phare



Testostérone

Emmanuelle. Ces yeux bleus. Maintenant depuis 3 ans, elle et Emmanuelle étaient meilleures amies. Elles faisaient tout ensemble. Magasinage, entraînement de hockey, potinage. Très différentes, elle préférait le hockey au magasinage et Emmanuelle le potinage au hockey, mais une chose les rapprochait, la coiffure. Les deux filles s'étaient promis de ne plus couper leurs cheveux pendant 5 ans, jusqu'au bal des finissants, leur grande soirée.

Emmanuelle. Ces yeux bleus. Maintenant depuis 6 ans, elle et Emmanuelle étaient amies. Elle se concentrait davantage sur ses études, mais Emmanuelle était toujours là pour elle. Une soirée sans travaux, un party. Vite, coiffure. Leur promesse tenait toujours, cheveux longs jusqu'aux fesses. Arrivée à la soirée, elle vit Mathis, LE beau Mathis dont elle parlait sans cesse à Manu. Trois heures passées, Mathis embrassé et Emmanuelle enfuie.

Emmanuelle. Ces yeux bleus. Maintenant depuis 7 ans, elle et Emmanuelle se connaissaient. Depuis le fameux party de secondaire 3, Emmanuelle n'était plus la même. Elles se parlaient toujours oui, leur promesse tenait toujours, mais Manu ne jouait plus au hockey, elle ne potinait plus, elle passait tout son temps avec Marie. Pfff, Marie, elle est tellement bizarre. Le hockey remplacé par la lutte, le potinage par les jeux vidéo, le magasinage par le skateboard, mais la longue tignasse reste.

Le bal des finissants arriva, comme Marie qui l'accompagnera. Cheveux finalement coupés, tout comme son amitié avec elle.

Emmanuel. Ces yeux bleus.

Marguerite Trudel-Bernier
Collège Mont Notre-Dame



4^e SECONDAIRE

Invités remettant le prix:

M. Daniel F. Gravel, Humania Assurance inc.

M. Luc Fortin, député provincial de Sherbrooke



Magalie Boisvert
Polyvalente Louis-Saint-Laurent



Quentin Calley
École secondaire Mitchell-Montcalm
Pavillon Montcalm



Félix Martin
École secondaire de Bromptonville



Maxime Thomas
Centre Saint-Michel

4^e SECONDAIRE

| | |
|--|----|
| Magalie Boisvert , La balade en forêt..... | 47 |
| École internationale du Phare | |
| Quentin Callay , La lumière blanche | 49 |
| École secondaire Mitchell-Montcalm, Pavillon Montcalm | |
| Élizabeth Couture , La prophétie des apparences | 51 |
| Bishop's College School | |
| Marie-Pier Deacon , La Caravelle | 53 |
| Collège Mont Notre-Dame | |
| Laurence Gagné , La Dame | 55 |
| Polyvalente Louis-Saint-Laurent | |
| Félix Martin , L'accident..... | 57 |
| École secondaire de Bromptonville | |
| Maxime Thomas , Un rêve cauchemardesque | 59 |
| Centre Saint-Michel | |
| Alice Takser-Almanza , Le tourment du Nord | 61 |
| Collège Rivier | |

La balade en forêt

La narratrice est une petite fille dont le registre de langue est celui d'une très jeune enfant, un registre familier.

Moi et mon papa, aujourd'hui, on part se balader. On va dans les bois juste tous les deux. Ça faisait très, très, très longtemps qu'on y était allés sans mes sœurs. Des centaines, peut-être même des dizaines d'années! Des sœurs, j'en ai tous mes doigts plus un orteil. Ça fait beaucoup dans la même chambre, on est un peu coincées. Mais quand je fais un cauchemar, ça fait tout plein de câlins pour me consoler! Vu qu'on est autant, aussi, il faut faire bien attention à nos robes pour pouvoir les donner à la plus jeune. Quand on les brise, maman prend sa grosse voix vu qu'après, elle doit rajouter plein de bouts de tissus pour cacher les trous. En tout cas, moi, mes sœurs, je les aime bien, même si elles sont pas toujours gentilles avec moi ou qu'elles me laissent pas assez de place dans le lit.

D'habitude, on les emmène, mais aujourd'hui, on va cueillir des champignons et elles, elles aiment pas ça. C'est maman qui en a demandé pour mettre dans la soupe. Elle a dit qu'on devrait en ramener gros comme le ciel! On en mange tout le temps, mais j'ai rien dit parce que j'adore les champignons et parce que maman avait l'air fatiguée ce matin. J'espère que c'est pas moi qui l'ai réveillée cette nuit. J'étais allée boire de l'eau, vu que j'avais trop faim. Avant j'allais prendre du pain, mais quand papa m'a vue, une fois, il a fait des gros yeux et a crié très fort. J'ai pas tout compris, mais j'aime pas trop les gros yeux de mon papa, alors je laisse le pain dans l'armoire. J'essaie de pas trop en demander, aussi, parce que mes parents, ils travaillent très fort. J'ai demandé à papa d'attacher mes bottines pour qu'on puisse partir, mais je dois attendre un peu, alors je balance mes pieds sur le banc. C'est rigolo et ça fait sourire maman. Elle vient m'embrasser très, très fort, tellement qu'elle aurait pu m'étrangler, et je lui demande pourquoi elle a plein d'eau dans les yeux. Elle dit rien, mais me donne les paniers à champignons que papa avait oubliés. Il prend son bonnet avec des fils partout, boutonne mon manteau, et hop! On est partis.

Oh! Des flaques d'eau! Je saute et saute et saute en envoyant plein d'eau partout. D'habitude, il fait les gros yeux, mais aujourd'hui, il fait son sourire bizarre des jours tristes. On suit le sentier et on écoute les oiseaux. Ils chantent bien, les oiseaux. J'essaie de faire comme eux, mais c'est un peu difficile. Papa est capable, lui. Il fait un tout petit rond avec sa bouche et il parle comme les moineaux.

Après qu'on ait marché un peu, papa demande si je veux sortir du sentier pour trouver plus de champignons. En dehors du sentier, c'est ma partie préférée! On peut écraser des grosses branches pour faire des gros CRIC-CRAC et des petites branches pour faire des petits cric-crac. Regarde papa, une famille d'écureuils là-bas! ... Dommage, il les a manqués. Tiens, des fleurs... elles sont très, très belles. Il y a du rouge, du jaune et même du mauve! Maman les aimerait sûrement beaucoup. Peut-être que ça enlèverait l'eau qu'elle avait dans ses yeux ce matin! Papa est d'accord, alors j'en prends tout plein pour faire le plus joli des bouquets de toute la Terre. Tiens. Regarde pa... Papa est parti avant de voir mon bouquet. Je le vois encore un peu, mais il est déjà très loin dans les buissons. Il a de très grandes jambes, mon papa! Je l'appelle, mais il m'entend pas. Je l'appelle plus fort. Peut-être qu'il a vu plus de champignons là-bas? En tout cas, je le vois plus... Il y a beaucoup de bruits dans la forêt.. il fait froid et j'ai oublié le chemin. J'espère que papa est pas parti pour longtemps...

Magalie Boisvert
École internationale du Phare



La lumière blanche

Le moteur arrêta son ronronnement intermittent à l'orée de la forêt. L'épais voile de flocons de neige nous empêchait de voir à plus de vingt mètres. Même si cette étendue boisée sur près de trois cents hectares ne me rassurait pas, je devais absolument affronter cette crainte pour prendre des photos et les montrer à mon supérieur. J'imaginai déjà les grands titres des journaux : « La jeune Alicia Dayron démystifie des faits étranges après tant d'années. » Je savais pertinemment que mes émotions, que j'ai toujours eu du mal à contrôler, allaient interférer à un moment ou à un autre dans cette séance photo, mais j'avais confiance en mon guide et à la fois mon ami pour rassurer une jeune photographe facilement ébranlée dans une si vaste forêt peu accueillante. Je l'entendis m'appeler alors que je rêvassais encore près de la vieille Chevrolet. Armée de mon Canon SX, je le rejoignis, puis nous nous engouffrâmes dans cette bouche de conifères.

Le craquement des branches sous nos pieds et nos lampes sillonnant la silhouette des arbres me donnèrent déjà un sentiment d'angoisse. Nous nous aventurons dans ces bois depuis déjà une bonne heure, lorsqu'une ombre fila devant le faisceau de ma lampe-torche et laissa, dans son sillage, mon visage blême. Je fis part de mon inquiétude à mon collègue, qui n'avait évidemment rien vu. Mes mains s'agrippèrent fermement à mon appareil, au cas où ce phénomène se reproduirait et, au moment où je pris une petite inspiration pour couiner la douleur de mon orteil se heurtant à une roche, un cri strident et féminin qui n'était pas le mien, retentit. Je me jetai dans les bras de mon partenaire en laissant échapper quelques sanglots de peur, tandis que lui prenait la peine de me reconforter. Après avoir repris mon calme, je pensai qu'il était de mon devoir de découvrir ce qui se passait.

En brandissant, dans une main, mon appareil photo comme s'il était l'épée du courage qui trancherait ce mystère et ma lampe de poche qui l'éclairerait, dans l'autre, nous avançâmes avec détermination dans ces bois. Le froid de l'hiver ne m'affectait même plus : il fallait que je sache. Nous nous approchâmes de là où le cri semblait provenir. C'était une clairière dont le sol était parsemé de rayons de la lune qui réussissaient à se faufiler à travers les feuillages

des arbres avoisinants. Mon angoisse refit surface avec ce silence assourdissant et la brise qui agitait l'ambiance. Toutefois, je restai déterminée à prendre des preuves photographiques de ce qui se passait ici. Mon guide et moi continuâmes de sillonner l'endroit, afin de repérer le moindre mouvement, mais au milieu d'une si vaste clairière, nos lampes n'atteignaient pas l'orée de la forêt. Encore à l'affût de chaque bruit, je fis remarquer à mon coéquipier que tout s'était arrêté.

Soudain, deux grands panneaux de lumières blanches nous éclairèrent et des bruits d'élévateur mécanique brisèrent le mutisme de la forêt. Ce qui ressemblait à une équipe de tournage nous approcha en s'écriant : « Que faites-vous? On tourne une série! »

Quentin Callay
École secondaire Mitchell-Montclam
Pavillon Montcalm



La prophétie des apparences

12 Juillet 2999

Aujourd'hui, les plus grandes icônes de la mode se rencontrent en plein cœur de Paris. Le chef Alfonso les accueille dans son restaurant moléculaire. On les débarrasse de leur lourd manteau qui les protège de la rare tempête de neige à l'extérieur. L'empire de la mode est à son apogée, on veut toujours impressionner la foule avec de nouvelles idées dans un univers où tout a déjà été exploré.

Une fois installée, Donatella, assise sur l'énorme chaise sculptée dans le chêne, au bout de la belle grande table en bois de cerisier, fait tinter sa coupe avec un ustensile et se lève. Tout le monde se tait et regarde celle qu'on surnomme *la reine de la haute couture*.

« C'est une période bien sombre pour nous tous, créateurs, couturiers et stylistes, dit-elle sur un ton tragique. L'essence même de la créativité touche à sa fin. Nous sommes tous à court d'idées. Il est impossible de créer une pièce originale. Nous avons mille fois créé tout ce qui est possible d'imaginer: pantalons troués, tissus transparents, textures de toutes sortes, ficelles, motifs à fleurs, robes longues, courtes et à ras les fesses. Nous avons confectionné un nombre incalculable de hauts, à manches longues, à manches courtes, sans manches, à bretelles, à une seule bretelle, sans bretelles. »

- Sans parler des couleurs, ajouta un tiers maître du style à l'autre bout de la table. Les nuances ont toutes été explorées à présent. Que ce soit de teintes blanc cassé, coquille d'œuf, écru, ivoire, platine, même le blanc d'Espagne, s'écria-t-il les larmes aux yeux, nous arrivons indéniablement à la fin du chemin.

Un homme efféminé aux cheveux dorés leva la main.

« J'ai la solution. Nous pouvons sortir une collection toute nue. Ne rien porter du tout! »

Ses associés le regardèrent d'un air sceptique. Donatella lui fit remarquer que Chanel numéro 289 avait déjà sorti la même collection il y a sept ans.

À l'instant même, il perdit beaucoup de crédibilité et la centaine de personnes influentes présentes à l'événement le jugèrent très sévèrement. Si seulement son métier ne le mettait pas dans de tels dilemmes. De plus en plus, le doute prit place dans leur tête.

Après un repas copieux, servi sur de fines écorces de bouleaux, ils se remirent à la discussion. Une heure passa, puis deux, puis trois, si bien qu'ils y passèrent la nuit. Les deux grandes portes en acajou s'ouvrirent le lendemain matin, puis un après l'autre, ils sortirent, le maquillage coulant de leurs yeux fatigués et sur leurs joues.

C'est alors que Donatella se présenta devant le microphone pour annoncer aux journalistes, aux paparazzis et aux photographes le consensus. Quel était l'avenir de la haute couture?

« Chers amateurs de mode, nous vous annonçons une nouvelle incroyable. Dès demain, mes collègues et moi, nous abandonnerons le monde de la mode pour nous lancer dans le tout dernier domaine en vogue : la menuiserie. »

Élizabeth Couture
Bishop's College School



La Caravelle

La vie misérable de ce vieux pêcheur l'avait destiné à se retrouver, ce soir-là, devant une partie de poker, en offrant tout ce qui lui restait. Veuf depuis des lunes, habitant dans une baraque de bois là où même les poissons n'étaient pas abondants, la chance n'était pas de son côté.

Ce n'est qu'au moment où les cartes étaient passées qu'un grand homme vêtu de noir imposa sa présence dans la partie. C'est en regardant droit dans le blanc des yeux du malchanceux qu'il mit en jeu son grand navire pour le gagnant. Un sentiment de malaise s'installa dans la pièce funèbre. Tous les participants n'avaient que le navire en tête. Sans surprise, le vieux pêcheur remporta le prix avec un jeu presque parfait. On l'accusa de triche mais le grand homme le conduisit directement à son nouveau bateau. C'était une grande caravelle, d'un très vieux modèle, mais qui avait l'air neuf. Se retrouvant seul sur son paquebot une nuit où les étoiles dépassaient la limite de l'horizon, le pêcheur décida de tirer l'ancre et de partir en mer, comme il l'avait rêvé étant jeune. C'est contre le vent et les courants que le vieil homme fut emporté par un profond sommeil qui le porta directement à un brumeux lendemain.

Grâce à une vague impression que quelque chose l'attendait, il descendit dans la coque pour y découvrir une pièce remplie d'objets de valeur impensables et de trésors qui devaient appartenir au capitaine d'autrefois. Le vent avait finalement tourné en sa faveur. Dans une petite salle particulièrement froide, des poissons de toutes sortes étaient disposés et n'attendaient que d'être mangés. Aucune terre n'était en vue. Le pêcheur pria pendant de longues minutes pour remercier la chance qui s'était présentée.

Quelques jours plus tard, le vieil homme n'eut plus de doute, son navire était anormal. Il n'y avait aucun mécanisme qui tirait les voiles, elles le faisaient toutes seules aux moments appropriés. Les poissons dans la coque étaient toujours plus abondants et frais sans que le pêcheur fasse son travail. Et de plus, le gouvernail était bloqué, mais on pouvait l'entendre grincer lorsque quelque chose d'inexplicable le bougeait. Il ne fallait pas être un génie pour comprendre que ces phénomènes étaient plus que curieux. Le bateau agissait comme si un équipage le commandait, mais seulement un seul homme se tenait debout dessus.

Ayant toujours eu le pied marin et bien toléré la solitude, le pêcheur vécut ce mode de vie pendant des semaines, en se laissant guider par son bateau. Il voguait sur une route de fortune. La mer était son chez-soi, la terre n'était jamais en vue.

Après deux mois en mer, en se baladant dans la salle aux mille trésors, l'homme du troisième âge remarqua que sa santé s'achevait et qu'il aimerait davantage revoir la terre ainsi que de profiter de sa richesse pour terminer sa vie plutôt que de finir sur une caravelle qui lui apportait des frissons. Sachant que son navire ne pourrait pas être contrôlé, il dut se résigner à partir dans la barque de secours, qu'il remplit d'or et de poissons.

L'océan amena le déluge, et le déluge amena l'épuisement. Dès que les vagues se calmèrent, l'homme solitaire s'endormit comme au premier soir sur son navire, en ayant les étoiles par-dessus les paupières.

C'est à son réveil qu'il comprit qu'il ne pourrait pas se débarrasser de ce navire abracadabrant, car c'est sur le bois ciré avec les hautes voiles blanches dans sa vision que le pêcheur ouvrit l'oeil. On dit que le navire serait tombé dans une chute infinie, comme s'il se trouvait au bout du monde, et que les cris du pêcheur peuvent encore être entendus à ce jour.

Marie-Pier Deacon
Collège Mont Notre-Dame



La Dame

La première fois que je l'ai vue, j'avais huit ans.

C'était à l'hôpital, vers 14h55.

Marie et Adam mouraient. Dans leur chambre, une dame, que je pensais être une tante éloignée, se tenait avec nous.

La dame s'avança et toucha simultanément leur épaule. Plus aucun bruit ensuite. Leurs corps sans vie étaient devant mes yeux, mais je ne pouvais regarder parce que la dame avait disparu.

∴

La deuxième fois, j'avais 19 ans.

Depuis mes huit ans, je m'étais fait une raison. La dame n'avait été que dans mes rêves.

À l'âge de 18 ans, William, mon jumeau, et moi, nous enrôlâmes dans l'armée, comme l'avait fait Père. Mère était au désespoir, mais Père était fier et c'était ce qui importait.

∴

An camp d'entraînement, un soldat arrogant me prenait pour cible. « Tu vas mourir, John », chuchotait-il assez bas pour ne pas que notre caporal, Matt Corn, l'entende. Marilynne Laurent était notre instructrice et malgré ses allures angéliques, elle était sévère. Quiconque essayait de la duper se faisait rabrouer sauvagement.

∴

Un an plus tard, nous étions au centre de la guerre : des corps étaient projetés, des intestins pendaient, un œil roula à mes pieds, des balles qu'on ne voyait qu'à la dernière seconde, etc.

L'air était irrespirable.

Une odeur de sang.

Mes pieds touchaient à peine le sol que Scott Pill, le soldat à côté de moi, s'écroula. À mon grand déplaisir, je dus marcher sur Scott.

À 19 ans, on ne devrait jamais voir un visage à moitié brûlé. Surtout si ce visage est celui de votre frère.

Un son strident résonnait dans mes oreilles. Je voyais Mattew Berenstain, le meilleur ami de mon frère, gesticuler dans ma direction. Seulement quelques secondes après, une vingtaine de balles le traversaient.

La bouche béante, je regardai de nouveau mon frère, sentant mon cœur couler comme l'avait fait le bateau de Marie et Adam. La vie n'avait plus de sens. J'ai pensé, pendant un court instant, à simplement marcher vers l'ennemi. Mais je l'ai vue, la dame de mes huit ans. Elle semblait malade, comme si elle travaillait depuis plusieurs heures. Mais malgré tout, elle était belle.

Elle se pointa derrière moi.

Des troupes ennemies arrivaient.

La dame disparut de nouveau, me sauvant la vie.

∴

Et puis, me voilà. Sur mon lit de mort. Je le sais parce qu'elle est là.

Elle s'approche.

Dans un murmure, je dis :

« Merci ».

Laurence Gagné
Polyvalente Louis-Saint-Laurent



L'accident

C'était un vendredi soir pluvieux. Ma famille et moi étions allés faire une visite chez ma tante Line, qui habite à Laval. C'était ma fête ce jour-là, on était parti vraiment tôt pour pouvoir fêter le plus longtemps possible. Ma tante Line nous avait invités, nous et toute la famille, pour célébrer, même ceux qui habitent aux quatre coins du Québec. Mon père était de méchante humeur en arrivant parce qu'il avait eu une contravention à Montréal. La policière lui avait dit qu'il ne devait pas accélérer aux lumières jaunes. Mais moi, j'étais heureux. On s'était baigné tout l'après-midi et j'avais eu le dernier jeu de course qui était sorti. En plus, je l'avais eu avant mes amis! En soufflant les bougies, j'avais souhaité que ma fête soit toujours aussi joyeuse, même si les nuages commençaient à couvrir le ciel, annonçant la pluie du soir.

Puis arriva le moment du départ. Papa a dit, avec la voix qu'il prend quand il s'est beaucoup amusé: « Bon, ben, on va faire un petit bout nous autres... » Comme dans toutes les réunions de famille, quand quelqu'un part, les autres suivent. Maman a dit à papa qu'il avait trop bu. Moi aussi, j'avais bu. D'habitude, maman ne me laisse pas boire trois Pepsi dans la même journée, mais Line est trop gentille, alors elle a dit que c'était ma fête et m'en a donné quand même. Pendant que maman et papa discutaient très fort, Line s'est approchée des manteaux et elle a pris les clés de papa. Il ne l'a pas entendue: les parents, ça parle toujours plus que ça écoute, surtout quand ils boivent leur liqueur. Ils appellent ça du rhum, mais ils ne veulent pas me laisser goûter. Alors, j'ai suivi Line sans me faire voir dans la foule de cousins, d'oncles et de tantes qui s'embrassaient en se disant au revoir. Line est allée dans sa chambre et elle a mis les clés dans un tiroir, puis a offert qu'on reste à coucher. J'ai pris les clés et je les ai données à papa. On est parti pendant que papa criait. Je commençais à être nerveux, il avait l'air fâché et il ne voulait pas que maman conduise. J'avais un vague mauvais pressentiment.

Papa roulait très vite. J'avais peur, mais j'étais excité. Je pensais que c'était mon dernier cadeau de la journée: jouer au jeu de course, mais en vrai! Sur l'autoroute, maman n'arrêtait pas de dire que 240 km/h, c'est trop vite. Papa lui a crié de se taire, alors elle s'est mise à pleurer. Moi aussi, j'ai pleuré, c'est là que j'ai compris que ce n'était pas un cadeau du tout. Puis, quand papa a tourné la tête en avant, il a vu le virage et a tourné vite. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé après.

Aujourd'hui, c'est encore ma fête, mais on est très triste. Ça fait déjà un an que l'accident est arrivé. Papa est en train de dormir et maman pleure, elle a encore insisté pour m'habiller en noir. Papa a un drôle de lit, il est enterré dans la terre comme lui m'enterrait dans le sable quand on allait à la plage, mais ils n'ont pas laissé de trou pour la tête. J'aimerais beaucoup consoler maman, mais je ne peux plus parler ni bouger. Elle met les fleurs sur la pierre qui indique le lit de papa, puis elle pousse ma chaise roulante jusqu'à la sortie du cimetière.

Félix Martin
École secondaire de Bromptonville



Un rêve cauchemardesque

Tout commença par un rêve paisible, les doux rayons du soleil caressaient mon visage et l'odeur d'eau de mer salée me chatouillait les narines. Je montais les marches une à une, vers l'immense porte de ce fabuleux rêve.

Une fois les marches montées, je traversai la porte. Cet endroit me parut étrangement familier et agréable. Je parcourus les lieux avec une vague impression de déjà-vu. De nombreuses personnes visitèrent également les lieux, je saluai l'un d'eux quand je fus pris de panique. La personne que je venais de saluer, ainsi que tous les êtres aux alentours, se saluèrent, ricanèrent et fredonnèrent ensemble... La bouche et les yeux clos. Je voulus retourner sur mes pas, mais impossible, j'étais comme envoûté. Plus j'avancais, plus cet endroit agréablement familier me paraissait angoissant et sombre.

Une fois rendu devant la porte de ma chambre, j'entrai, me déshabillai et me lavai. J'ignore ce qui s'est passé avant d'entrer dans ma cabine, mais un besoin de fuir me tourmentait. Une fois habillé, j'avancai en direction de la porte, quand un détail sur la glace au mur attira mon regard. Mes lèvres étaient bleutées et mon teint blafard.

Soudain, de l'eau coula du miroir, ainsi que des murs et des hublots. Elle était si froide que j'eus l'impression de me couper avec du verre, l'eau montait rapidement. J'essayai de crier, mais je fus incapable d'ouvrir la bouche. Cette flotte mortelle engloutit la chambre au complet. Les poumons en feu et les membres gelés, je cherchai une sortie.

Des coups sur la porte me sortirent de mon sommeil. Je devais sûrement rêver. J'allai ouvrir, c'était un homme élégamment vêtu, portant un masque de glace, qui m'annonça que le capitaine m'attendait. Je sortais de la chambre, quand je m'aperçus que j'étais entièrement mouillé. J'ignorais ce qu'il se passait, mais une chose était sûre... Le fabuleux rêve devint un sombre cauchemar.

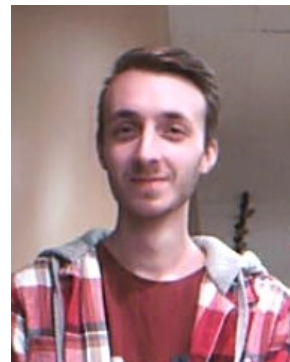
Une fois le capitaine rejoint, on nous apporta les plats: potage, homard, tarte, un vrai festin de roi. Mais qui se déroula dans le silence et par ailleurs, je fus le seul à manger. Le capitaine de même que tous les gens dans la salle regardèrent leurs assiettes, sans cligner des yeux.

Calmement, les passagers se mirent à s'esclaffer l'un après l'autre, jusqu'à rire tous ensemble en me fixant.

Dans un fracas, toutes les vitres se brisèrent, laissant ainsi à l'eau l'occasion de s'inviter au repas. Tout ce que l'eau toucha gela sur place.

Au moment où elle en était rendue à mon tour, un bruit catastrophique me réveilla. Ce rêve qui me semblait si familier me revint comme un coup de poignard dans le dos. Ce cauchemar si effrayant n'est nul autre que ce qui arrive en ce moment. Le Titanic sombre dans un océan obscur où les plus malchanceux tel que moi, finiront piégés à jamais dans ce qui devait être, un merveilleux rêve.

Maxime Thomas
Centre Saint-Michel



Le tourment du Nord

La neige se faisait plus épaisse, transperçante, pareille à une centaine d'aiguilles glaciales qui réfrigéraient David de l'intérieur. Ses cheveux et sa barbe naissante étaient recouverts de givre, le vieillissant d'une cinquantaine d'années. Les pensées autrefois fluides qui s'étaient fixées pour but de chercher une aide quelconque s'étaient muées en un esprit ralenti et malade qui ne faisait que se lamenter froidement. Blanc. Hiver. Froid, très froid... Aïe! David ferma ses yeux dont les larmes avaient gelé et dont la glace blessait la cornée. Il s'accouda à un tronc qui avait l'air aussi perdu que lui, espérant y trouver un réconfort inexistant.

Cinq minutes seulement s'étaient écoulées.

L'âme tourmentée était si mortifiée, que même si elle avait pu voir l'ombre menaçante avec ses yeux blessés, elle en aurait été incapable. « Froid, froid, très froid » continuait de se morfondre David. Son cœur cessa alors de battre quelques secondes. David allait se laisser mourir enfin, quand il ressentit une chose autre que le froid. La faim. Elle semblait l'empêcher de mourir, pourquoi?

L'appétit qui grandissait en lui se mit à surpasser ses pensées glacées. « Manger. Manger n'importe quoi! Peu importe! » se mit-il à crier d'un air bestial. Il se mit à mordre le tronc d'une force qu'il ne se croyait pas capable et de l'agripper d'une main qui lui semblait plus griffue. Mais peu importe! Le goût de l'écorce n'étant pas satisfaisant, il se mit à chercher des animaux, n'importe quoi avec de la chair! Son cœur ne battait plus, mais brûlait d'une soif ardente qui le rendait impassible face aux rigueurs de la tempête. Il sentit une odeur alléchante, et se mit à courir en direction de ce festin. Il ne savait plus ce qu'il mangeait, mais malgré son goût délicieux, son repas ne fit qu'attiser de nouveau sa faim. Ses côtes saillaient, il maigrissait.

Manger, manger et encore manger...

Aux alentours de minuit, on rapporta que cinq hommes avaient été tués en cherchant une personne portée disparue. Les corps étaient sauvagement dévorés et on soupçonnait les loups comme coupables. Mais seuls les gens de la région savaient, et murmuraient avec frayeur : la maladie du Wendigo.

Alice Takser-Almanza
Collège Rivier



5^e SECONDAIRE

Invités remettant le prix:

M. Daniel F. Gravel, Humania Assurance inc.

Mme Mélanie Noël, journaliste & parolière



Elhana Beaulieu
Collège Mont Notre-Dame



Anaëlle Benoît
Polyvalente Louis-Saint-Laurent



Michel Johnson, père de Lauralie Johnson
Bishop's College School



Annabelle Robert
École internationale du Phare



Emery Ward, accompagné de sa grand-mère Mme Mariette Lafleur
École secondaire de la Montée
Pavillon Le Ber

5^e SECONDAIRE

| | |
|---|----|
| Elhana Beaulieu , La Rivière..... | 65 |
| Collège Mont Notre-Dame | |
| Anaëlle Benoît , Destin ou malchance | 67 |
| Polyvalente Louis-Saint-Laurent | |
| Vanessa Duquette , Mimi, la luciole et les autres | 71 |
| Centre Saint-Michel | |
| Lauralie Johnson , Date d'expiration | 73 |
| Bishop's College School | |
| Daphney Laulhé , Comme une porcelaine..... | 75 |
| École secondaire Mitchell-Montcalm—Pavillon Montcalm | |
| Rosalie Lemelin-Nault , Déchirer mon coeur..... | 77 |
| École secondaire de Bromptonville | |
| Annabelle Robert , Se vêtir de façon responsable: une illusion | 80 |
| École internationale du Phare | |
| Emery Ward , Princesse | 82 |
| École de la Montée—Pavillon Le Ber | |

La Rivière

(Hommage à l'écrivaine Virginia Woolf)

Assaillie, encerclée,
Par ces éclats de lumière,
Ces étincelles qui font ton génie,
Qui mèneront à ta perte.

Ce bonheur,
Le reflet du soleil, la vie,
Les ailes d'un papillon, Londres,
L'odeur d'une fleur,
Qui t'élève, t'enveloppe.

Cette colère et cette tristesse,
Un mot qui fuit, la solitude,
Une ville trop grise, un ciel trop fade
Une lettre qui tarde à venir,
Qui te frappent comme l'éclair, te détruisent.

Ces amours volés par l'époque,
Tous ces mots, ces lettres enflammées écrites pour ton salut,
Écrites pour sortir ces émotions trop grandes,
Qui prennent tant de place dans ton corps frêle.

Tu as autrefois eu ton temps de beauté,
Fraîche dans ta robe blanche de jeune fille,
L'innocence d'un enfant dans ton visage, mêlée à la sagesse du vieillard,
Puis les années, nuits et jours ont passé,
Tu as acquis la noblesse, la dignité austère des fleurs fanées.

Et maintenant tu te tiens près de la rivière,
Ces vagues de souvenirs remontent au rythme de l'eau qui agace le rivage,
Tu vois leurs visages, ces mots écrits pour eux, pour elles,
Comme le scintillement de phares qui t'ont guidée bien longtemps,
Assez longtemps.

Tu ne penses qu'à eux,
Le reste n'a pas d'importance,
Peut-être sommes-nous lundi, ou mardi,
L'ironie de ton ignorance amène presque un rire à tes lèvres.

Tu fermes les yeux et te lances,
Sans savoir qu'un jour, dans un autre siècle, une nouvelle ère,
On se souviendra.

Tes mots résonnent encore,
Ta voix nous chuchote toujours à l'oreille,
Ces histoires que des millions de femmes, partout autour du globe,
Dévorent, admirent, dans leurs chambres à elles.

Tu as succombé à la rivière,
À sa pénombre translucide,
Pour oublier les pulsations trop fortes de ton âme,
Qui ne cessait de cogner à la porte de ton esprit.

Nous ne succomberons pas,
Nous avons appris, nous nous sommes battues,
Nous hissons le drapeau et, sans crier victoire,
Nous scandons ton nom.

Elhana Beaulieu
Collège Mont Notre-Dame



Destin ou malchance

On dit être une communauté loyale et intégrale
Loin de la perturbation sans ration
Loin du sang jaillissant d'une plaie à moitié endormie
Ou dans l'oubli

En vertu d'une loi
Ou j'sais pas trop quoi
On dit être libre,
Mais en réalité on ne fait que fausser notre idéalité d'un monde sans pitié.

On met au pouvoir un homme qui a soif de vengeance
Sans aucune conscience sur les conséquences à venir
Qui tenteront d'affaiblir, de nuire ou de détruire,
Homme, femme et enfant ayant comme seul blâme, leur appartenance damnée et rejetée.

Nul n'échappera,
Aux crocs acérés d'un psychopathe à mille pattes
Juif, homo
Ou juste quelqu'un qui parle trop seront condamnés à exister

Tués par millions, ils auront
Entassés comme des rats, Hitler proclamera
Voilà la marche vers l'abattoir
Ou le fumoir

Je tente de m'mettre dans leur peau glacée et apeurée
L'image de leur corps osseux se trainant à queue leu leu
Vers le brouillard infectieux, se condensant
Dans une pièce aux agents affolants

Suffocant au détriment
D'une race pure
Ou à l'allure d'armature
D'une vision illusoire totalement dérisoire.

Marchant vers la mort,
Tenant leurs mains
Tremblantes
Sans aucun remords

Comment peut-on arriver,
A cette solution dérivée de violation
À la jonction d'un règne de gauche
Ou de droite

La seule pensée
À ce passé meurtrier me fait angoisser
À l'idée d'un tel massacre.
Raser, dépouiller, édenté voilà les sacrifices de tels sévices.

Étiqueter bon à rien avec un écusson
À l'effigie de leur nation
Prestiges héréditaires
À calvaire autoritaire

La violence fait partie de nos gènes,
Enfouie et endormie.
Cependant, certaines personnes affectionnent l'agressivité refoulée
Prêtes à exploser sans la réprimer

Les massacres s'empilent au fil du temps.
Première Guerre mondiale, deuxième Guerre mondiale,
Génocide du Rwanda, attaques de terroristes,
Attentat dans l'agenda

Sans parler de tous les autres massacres du tiers monde
Nos mains sont tachées de sang
Réveillons-nous ça serait l'temps
Nous vivons dans un monde prêt à tuer pour être acclamé

83 701 personnes,
Voilà le prix à payer pour enrayer la drogue dans les pavés du Mexique
Trafiquants de stupéfiants jusqu'aux consommateurs endurcis
Assassiner, exécuter pour profaner cette liberté

Tués en pleine rue sans aucune pitié
Par des policiers au rang haut placé
La chasse au suiveur
De ce monde est loin d'être terminé

Parlons du Rwanda
Terre où le sang a coulé
Coulé comme une rivière déchainée
Déchainée comme une armée affamée

Affamée comme des chiens sans pitié
Pitié pas besoin d'en parler
L'effervescence d'un peuple se rebellant
Contre les siens m'effraie en tous points.

La différence a eu raison sur leur raison.
Tutsis et Hutus se partageant
Le même sang
Mais reniant leur assaillant

Les pistolets faisant leur dommage
Hachette termina le bal
L'arme imprégnée de souffrance
Et malchance.

Prisonnier de leur cloche de verre,
Isolé de la société
Société
Laisant le massacre œuvrer

Tactique de guerre,
Affaiblir l'ennemi pour mieux attaquer
Attaquer pour se faire respecter
Prisonnier torturé pour dégager la fierté des troupes demeurées

Violence de la déchéance
Petite fille africaine, égyptienne, indonésienne
Ou autre patrie ayant dans l'cœur
La mutilation

Purifier le corps d'une jeune fille insouciante,
Bienveillante
Vers un corps non souillé
Par le plaisir

En vient un rite de passage obligatoire vers le couloir d'une femme
L'heure de la souffrance déchirante,
Insoutenable, rôdent les fillettes impures de souillure.
Le plaisir c'est pour les hommes, la femme donne la vie sans alibi

Chaque seconde, chaque minute, chaque heure, chaque jour,
Chaque mois et chaque année
Hommes, femmes et enfants meurent
À bout d'violence, de maltraitance, de démence

La violence est un acte de lâcheté recouverte
D'un drap à l'opulence ensorcelante
De nos jours, le moindre geste patriotique dérangeant est vu comme une menace tenace
L'avenir c'est pour les gens qui se lèvent tôt. La violence ça se lève-tu tôt?

Annaëlle Benoît
Polyvalente Louis– Saint-Laurent



Mimi, la luciole et les autres

Il était une fois, dans une contrée très lointaine, une petite luciole nommée Mimi. Cette chère amie était remplie de bonheur, mais elle ne s'y attardait point. Elle se levait, chaque matin, pour la fameuse routine qui était de se laver et soyez-en certain, cela était long. Étant donné que Mimi qui se lave à la bouche était spécialement perfectionniste, elle mettait une minuscule boucle dorée dans ses cheveux, de là lui venant son nom. Elle se dirigeait par la suite vers l'usine à lucioles, là où tous les insectes de son quartier travaillent, pour finalement retourner chez elle dorloter son puceron et ainsi de suite.

Jamais elle ne déclarait son amour ou ne le démontrait à ses amis et famille. « Pas le temps pour ces balivernes », disait-elle. « Ils savent combien ils m'importent », se rassurait-elle. Jusqu'au jour fatidique. C'est ce soir-là, qu'à son éveil, elle fut estomaquée par une vive lumière qui dérangerait son parfait toilettage.

Premièrement, petite Mimi, ne sachant point ce qu'il en était, s'avança avec l'aide de son fidèle compagnon, M. puceron, pour observer de plus près cette lueur venant du centre-ville. Elle ne pouvait plus arrêter ses ailes. Obnubilée par sa curiosité, elle ne vit point le danger que contenait cette luminosité affectueuse. Les bruits aux alentours changèrent, l'ambiance devint lourde et l'atmosphère s'embruma, ce qui la rendit suffocante. Tout devint lugubre et maléfique. Elle vit les huttes de ses amis s'allumer à cause du réveil de ceux-ci. Lorsqu'ils furent sortis de leurs demeures, d'énormes formes indéfinies apparurent et les attaquèrent. Une force incalculable engloutit tout sur son passage. Mimi prise de panique voltigea au secours de ses compagnons, mais cette force l'attira elle aussi en lui déracinant les ailes de la chair.

C'est alors que cette petite bestiole s'immobilisa, observant l'étrange forme géométrique dévaster ses racines, sans aucun pouvoir pour l'arrêter, et par la même occasion engloutir ses méninges. Ce massacre n'en resta point-là, Mimi vécut avec ces images cartographiées dans son esprit pour le restant de ses jours. Elle partit vers d'autres horizons pour se reconstruire une vision qui pourrait rétablir la situation.

Pour conclure, Mimi est bouillie de l'intérieur par ces images de terreur, mais elle s'exclame à présent, haut et fort aux créatures qu'elle côtoie, qu'elle les chérit à tout moment. La vie est remplie de surprises, bonnes ou mauvaises. Il faut savoir en tirer le meilleur. C'est pour cette raison que les lucioles sont maintenant en groupe dans les champs. Elles chérissent leurs moments passés ensemble, sachant que tout peut arriver.

Vanessa Duquette
Centre Saint-Michel



Date d'expiration

Ne vous inquiétez pas, je ne pleurerai pas.
Le sujet est un peu osé.
J'espère que vous ne serez pas trop incommodé.
Parce qu'en 2018, quand on parle d'émotions,
On a peur de créer une explosion.

Société superficielle où les sourires sont tirés par des ficelles.
À la question: ça va bien? N'ose surtout pas répondre que tu te sens mal en chien.
Mais le pire là-dedans, c'est que, quand tu sombres,
Tout le monde te demande pourquoi t'es restée dans l'ombre.
Sauf que la vérité, ce n'est pas que tu voulais rester cachée.
Tu ne savais juste pas comment parler.

Comment exprimer que t'es déprimée,
Que tu sens que ta vie est périmée.
Tu ne sais plus trop ce qui se passe avec toi,
Rien qu'un petit accroc te met tout en émoi.
La seule idée de quitter ton lit te gruge comme un parasite,
Tu commences même à penser que tes seuls amis sont les substances illicites.

Ça ne tourne pas rond dans ta boîte crânienne,
Puis il faut dire que tu as un peu la chienne.
Ah! Ne t'inquiète pas, qu'ils disent, c'est le mois de janvier.
Ils disent que, de toute façon, tout le monde est démoralisé.
Alors tu retournes dans ton petit trou.
Dans le fond, tu comprends qu'être déprimé, c'est un peu tabou.

N'essaye pas de te rendre intéressant.
Maintenant c'est à la mode.
Se péter une dépression, c'est juste un épisode.
Les vieux disent que ce n'était pas comme ça dans leur temps.

Société toujours pressée.

Pas le temps de prendre le temps de temps en temps

Pour exprimer ce qui traverse nos pensées.

Parce que, si tu ne travailles pas, perdre de l'argent, c'est bien effrayant.

Même les médecins trouvent qu'ils ne sont pas assez payés de l'heure.

Ça fait qu'ils ne font que prescrire des antidépresseurs

Au plus grand bonheur des compagnies pharmaceutiques.

De toute façon, ça fait rouler les activités économiques.

Quand tu ne seras plus là.

Ils vont tous se demander pourquoi tu n'as pas parlé.

Moi, je les défie de se demander pourquoi ils n'ont pas voulu t'écouter.

Ça va encore faire un drame à la télé.

Juste un groupe de journalistes toujours en train de papoter.

Il va y avoir d'autres mesures adoptées par notre beau Justin

Nous rappelant que notre société est plus soudée que jamais.

Soudée quand on aurait souhaité s'être plus impliqué.

La prochaine fois, disent-ils, on sera préparé.

Mais, c'est à se demander pourquoi ce n'était pas toi la prochaine fois qui aurait fait tout changer?

Lauralie Johnson
Bishop's College School



Comme une porcelaine

des corps plastiques sans tête
de poupées Barbie
plein mon bain

se nettoyer avec des membres impeccables
plutôt qu'avec du liquide incolore
est meilleur pour la beauté

je me suis fabriqué une brosse à dents
avec leurs cheveux mais ainsi
qu'une de leur jambe imberbe

des miroirs sont accrochés
sur chaque mur
de chacune des pièces de ma maison

des robes cousues
dans de magnifiques tissus
de poupées de chiffon
plein mon armoire

j'opte pour la bleu clair à pois blancs
des collants neige translucide
et de petites ballerines réglisse lustrées

j'ai l'air a-do-rable

devant ma maquilleuse de céramique
je me teins les joues framboise
les lèvres saumon
et me monte les cils
jusqu'aux sourcils

trois coups de ciseaux
dans mon toupet carré
et deux longues lulus
contre mes seins bourgeons

je suis fin prête
à aller me poser
sur les balançoires
du parc d'en face

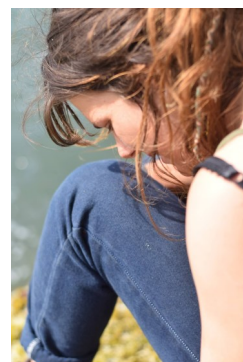
encore aujourd'hui
le terrain de jeux est dépourvu d'auditoire

encore aujourd'hui
il n'y a aucun spectateur pour contempler
mes mèches dans le vent
et ma peau de pétale
sous le zénith

je retourne dans ma maison
où mes mille reflets se contemplent

retourne à mon bain
débordant de corps plastiques

Daphney Lauthé
École secondaire Mitchell-Montcalm
Pavillon Montcalm



Déchirer mon coeur

Ma chère Rose, personne ne saura ce qu'il s'est passé cette nuit-là, personne ne pourra jamais savoir à part toi. Il faisait froid, si froid que je sentais ma peau se coller sur mes os, comme lorsque l'on enlève l'air d'un sac plastique. Mes os, tes os, ils étaient tellement frigorifiés que je les sentais se briser et craquer tout près de mes entrailles. J'étais dehors depuis un si long moment à marcher, à ne penser à rien d'autre qu'à mon sang qui se congelait de plus en plus. Je cherchais, quelque chose en particulier, mais à l'intérieur je savais bien que je ne réussirais jamais à le trouver. Je cherchais pour chercher, c'est tout. Je cherchais un mélange de paix et de réconfort. Mais j'aimais tant la colère et la rancune, et pourtant. J'aimais avoir raison, même si la raison avait tort et que le tort faisait mal. Il faisait si froid, si froid et ma tête, ta tête, elle semblait peser une tonne sur mon cou comme lorsque l'on écrase une noix. Mon cou, ton cou, je sentais chaque minuscule avalement de ma salive qui se faisait maintenant si rare. Est-ce que je regrette d'être partie du chalet si vigoureusement? Non. « Les gens peuvent être si cruels », disent les autres. « Les autres peuvent être si aveugles », dis-je. Un bon vieux party de jour de l'an que ma mère a dit ce matin en mettant son rouge à lèvres prune qui est dans son *kit* depuis Dieu sait combien de temps. Je me sens tellement différente de tout le monde dans ces *party* de famille-là ! J'y vais encore par habitude non par envie, au moins il y a ma sœur qui met un peu de vie parmi toute les têtes blanches de la soirée.

Chéris l'amour, Rose, chéris l'amour que tu as pour toi-même, fais-en ta plus belle conquête, ta plus belle anecdote, ta seule ambition, ça peut paraître drôle de dire ça, mais je t'explique. Après les hommes, il y a d'autres hommes. Après une chanson, il en a une autre. Après la gloire, il y aura d'autres gloires et après l'argent, il y a encore de l'argent. Après ton amour et ta confiance, il n'y reste plus que les larmes séchées qui ont ondulé les pages de ton roman préféré. J'aimerais tant que tout le monde sache ce qui m'arrive, ce que je ressens, ce que je vis, mais même moi, je ne le sais pas. Je suis le genre de fille qui n'attire généralement pas beaucoup les gars. On te dit que tu es *cute* Rose, c'est tout. Le genre de fille que tout le monde trouve gentille, mais que plusieurs personnes n'osent connaître plus. Pas le genre de fille à laquelle quelqu'un ne pourra plus s'empêcher de penser avant de dormir, ni celle qu'il

ne va pas pouvoir arrêter de regarder. Non plus le genre de fille qu'il meurt d'envie d'embrasser. Mais plutôt le genre de fille qui donne tellement d'amour aux autres qu'il n'en reste plus pour elle-même. Le genre de fille qui se demande pourquoi toutes les belles choses arrivent juste aux autres. Qui cherche le problème en elle, mais qui ne réalise pas que ce n'est pas elle le problème, c'est ces petites voix dans sa tête. Ces petites voix qui la détruisent un peu plus chaque soir qui la font pleurer parce qu'elles ont réussi à lui faire croire qu'elle ne vaut rien, qu'elle est dégueulasse. Le genre de fille qui passe tellement de temps à regarder les autres à la recherche de ce qu'elle fait de pas correct, qui passe son temps à vouloir leur ressembler sans penser qu'il faudrait qu'elle commence par ressembler à elle-même avant tout. Le genre de fille qui se trouve toujours des défauts. Dans la façon qu'elle regarde quelqu'un qu'elle aime, dans sa façon de toujours vouloir rendre tout le monde heureux, dans sa façon de rire quand il dit quelque chose de pas drôle, et qu'elle rit juste parce que mon dieu qu'elle l'aime sa p'tite bête et sa façon de voir les situations différemment. Le genre de fille qui aime quelqu'un vraiment fort jusqu'à un tel point que cela la consume. Tu es juste comme ça, Rose, t'inquiète. Tu vas jamais connaître le juste milieu, tout est toujours trop, ou pas assez. Je ne vis que d'extrême. J'ai soit 5 ans ou bien 30 ans. Je ressens trop ou pas du tout. Je suis incomparablement joyeuse ou infiniment triste. Totalement engagée ou absolument pas intéressée. Je mange jusqu'à ce que mon estomac ait le goût d'exploser ou je n'avale rien pendant des jours. Je cours à ne plus être capable de me tenir sur mes deux jambes ou je passe ma journée immobile dans mon lit. J'aime passionnément et j'haïs à m'en rendre folle. Je peux te raconter à quel point la vie est belle aujourd'hui et le lendemain t'expliquer comment long est le couteau qui a été planté dans mon dos. Je suis comme ça, tu es comme ça, il y a juste personne qui l'a compris, c'est tout.

Il m'aurait fallu vingt secondes de courage inconscient, vraiment juste vingt secondes d'embarrassante bravoure dans ma vie et je te jure qu'elle aurait été complètement différente. J'y pense de plus en plus et c'est à ce moment que mon cœur se met à battre la chamade, au même rythme que cette musique qui joue qu'une fois par année. La même musique qui jouait au chalet. Moi qui pensais être tombée miraculeusement enceinte et qui ne voulais pas en parler à sa mère. Ah, et non! Comment je vais leur dire? Comment je vais leur dire que, la dernière fois que je suis allée chez le médecin, la machine a brillé comme un sapin de Noël? Comment je vais dire à ma mère que sa fille va mourir d'un cancer qui l'a déjà consommée au plus haut point? C'est pour cette raison que je suis partie, c'est con non? Je

me suis allongée doucement avec le peu de force qu'il me restait. J'ai fermé les yeux. Ne t'inquiète pas ça ne fait pas mal mourir. C'est doux mourir. C'est dormir profondément, tellement profondément que tu ne te réveilles jamais. Tous tes soucis s'envoleront, Rose, mais tout ce que tu étais reste. Dans le fond mourir c'est comme tomber en amour. C'est exactement pareil. Ça me fait toujours drôle de dire « Tomber en amour » on ne dit pas « Tomber triste » ou bien « Tomber heureux », mais on dit « Tomber amoureux »! On dit sûrement ça parce que la chute peut faire mal, très mal; du moins si personne ne réussit à t'attraper.

Comme tu sais, Rose, quelqu'un m'a déjà rattrapée, il me serrait fort dans ses bras pour ne pas m'échapper, il voulait tant que je reste près de lui. Un jour de fin d'octobre quand la pluie devient plus présente que les feuilles mortes sur le bord des routes, il m'a dit qu'il n'était plus assez fort pour me tenir, qu'il avait mal et c'est à ce moment que je suis tombée. Pouf, du jour au lendemain. Il m'avait allumée comme une cigarette. Il m'avait regardée briller d'une flamme incandescente. Il m'avait regardée me brûler doucement, il a ignoré les cendres qui découlaient de mon être. À chaque fois qu'il ne me consumait pas, je perdais de cette lumière si éphémère. Mais maintenant qui m'a laissé tomber sur le sol mouillé des pluies passées, qui m'a écrasée dans le sol pour ne pas que j'enflamme ce qui se trouve près de moi, maintenant que j'ai perdu toute flamme, c'est à ce moment que je m'aperçois que je l'intoxiquais, je le consumais, je l'asphyxiais.

J'étais bien, je n'avais plus froid. Secrètement, j'étais contente de mourir ici, pour ne pas être obligée d'affronter la dure réalité. Et c'est à ce moment que, comme dirait Albert Camus, au milieu de l'hiver, j'ai découvert en moi un invincible été.

Rosalie Lemelin-Nault
École secondaire de Bromptonville



Se vêtir d'une façon responsable: une illusion

La pollution constitue aujourd'hui encore un des enjeux les plus majeurs au niveau mondial. L'industrie du vêtement, entre autres, menace la planète avec la culture du coton nécessitant une quantité importante d'eau, de pesticides et d'engrais chimiques. Nous inquiétant pour le sort de notre planète, l'idée de nous vêtir de façon responsable est née, mais elle n'est pas sans conséquences. L'économie est beaucoup trop fragile et les moyens utilisés sont trop peu certains pour garantir la possibilité de s'habiller tout en faisant le bon choix, et cela sera prouvé dans cette lettre ouverte à votre intention.

Pour commencer, il n'est pas possible de se vêtir de façon responsable, car l'économie est beaucoup trop fragile. De nos jours, avec le prix des choses qui augmente, les gens pauvres ou de classe moyenne ont-ils véritablement l'argent nécessaire pour se permettre le luxe d'acheter des vêtements écoresponsables et de subvenir à leurs propres besoins par la suite? On entend toujours que c'est injuste, qu'il y a des gens partout dans le monde qui travaillent comme des forcenés, se déplaçant sans cesse dans des liquides chimiques toxiques créant des problèmes de peau, et inhalant de la fumée de chrome causant des problèmes respiratoires. D'accord, mais les entreprises survivraient-elles s'il n'y avait pas de pauvres gens travaillant pour elles? Tant et aussi longtemps que l'économie demeurera ainsi, les entreprises chercheront n'importe quelle main-d'œuvre à leur disposition et n'auront pas nécessairement les moyens d'exercer une pratique responsable en leur fournissant un salaire vital. En s'engageant là-dedans, on est susceptible de créer des problèmes plus graves au niveau économique. En augmentant le salaire des gens d'Asie, d'Europe de l'Est et d'Afrique du Nord pour être « responsable », contribue-t-on indirectement à plus de pauvreté dans le monde? Si le prix des choses augmente davantage à cause de cela, quel effet cela aura-t-il sur le restant de la population? C'est impossible de leur venir en aide sans qu'il n'y ait de conséquences notables. Selon Le Devoir, le salaire que recevaient les habitants du Bangladesh en 2008 en travaillant dans l'industrie du textile était de 22¢ de l'heure seulement. Comparons ces statistiques qui n'ont pas dû beaucoup changer au salaire minimum au Québec, qui est de 11,25\$. L'écart entre le salaire des travailleurs au Bangladesh

et ce qu'on peut considérer comme le salaire vital est trop grand. C'est irréaliste que de se dire qu'on peut juste remédier à cela en claquant des doigts. En bref, les conséquences possibles sur l'économie représentent un enjeu trop grand pour que l'on se vêtisse de façon responsable.

Pour continuer, il n'est pas possible de se vêtir de façon responsable, car les moyens utilisés sont trop peu certains. Nous n'avons même pas encore évalué avec exactitude la possibilité que les produits écoresponsables fassent plus de tort que de bien. Il y a eu vent d'une idée visant à réutiliser le plastique dans les océans dans le but de concevoir des vêtements et des accessoires plus écologiques. Sur le coup, on se dit que c'est une merveilleuse idée, n'est-ce pas? Sauf que le lavage desdits vêtements pourrait lui aussi engendrer de la pollution, à cause des microbilles de polymère qui s'en échappent. Encore là, les spécialistes se défendent, laissent croire que cela n'a peut-être aucun effet; mais si on l'a laissé sous-entendre au départ, c'est pour une raison. Il y a un risque associé à l'utilisation de plastique pour la confection de vêtements et on ne peut le nier. Ajoutons à cela le manque de respect des normes forestières de la part des fournisseurs, dont les pratiques parfois mensongères affectent grandement la fiabilité que nous pouvons avoir à l'égard des matériaux biodégradables, comme le Lyocell. Même si vous décidez d'acheter un manteau écoresponsable à 100\$ qui normalement coûte 20\$, vous ne pouvez pas être sûrs que ça en vaille la peine; ça frôle l'arnaque. Êtes-vous prêts à prendre ce risque? Il est facile à prendre lorsque l'on est riche, mais il l'est beaucoup moins lorsque l'on est pauvre. En bref, les moyens utilisés pour la fabrication de vêtements écoresponsables sont trop peu certains pour que l'on se vêtisse de façon responsable.

En conclusion, il est impossible d'agir de façon responsable et écologique dans la situation actuelle à cause de l'économie fragile et des moyens utilisés qui sont trop incertains. Il serait intéressant de s'attarder plus en détail sur les effets qu'ont les microbilles de polymère et les fibres végétales sur l'environnement.

Annabelle Robert
École internationale du Phare



Mise en situation...

La texte que je vous présente peut sembler plutôt lugubre et noir. Cependant, je tiens à vous assurer que mon intention d'écriture est des plus propres. Je voulais découvrir un style littéraire qui m'était peu connu. Tel que toutes mes autres œuvres littéraires, j'ai laissé ma plume à mon imagination fertile. Je tiens aussi à préciser que j'ai une santé mentale souriante et positive! L'histoire que je vous présente est basée sur la situation initiale de l'œuvre de Victor Hugo, Pas d'orchidées pour Miss Blandish, et a été écrite pour apprentissage et dépassement.

Emery Ward

Princesse

Les mots qu'avait récités M'man Grisson dévorèrent l'esprit de la jeune femme au grand complet. La pauvre avait vu la réalité en face. Son monde prestigieux et hautain avait vu son antipode. L'image grotesque de l'homme-femme avait démuni Miss Blandish de toutes ses manières. Sa confiance quotidienne avait été remplacée par une peur constante. Durant les deux semaines qui suivirent cette rencontre terrifiante, Miss Blandish avait vécu dans une prison. Une prison démunie de barbelés et de fils de fer. Miss Blandish pouvait sauter de sa fenêtre, mais la peur de revoir la vieille réduisait en cendres cette idée libératrice.

De son côté, le père de Miss Blandish avait une belle partie compétitive de golf sur son terrain privé. Le vaste champ d'herbe fraîchement coupé était un endroit parfait pour célébrer une victoire. À travers un stratagème digne d'un vrai maître de guerre, il avait réussi à se débarrasser de l'huissière, la princesse, la voleuse, la salope, la machine à factures infinies, la dépense inutile, bref, de sa fille.

Plusieurs philosophes disent que les valeurs forment le physique d'une personne. C'était le cas du père de miss Blandish. Connu sous le nom d'Armand, celui-ci aurait pu égaler Hitler dans tous ces sens. Hautain, menteur, manipulateur, égoïste, égocentrique, militaire, visionnaire, profiteuse et raciste sont les mots que vénéraient les globules rouges dans son sang si noir.

Ses yeux étaient ombreux tout comme les idées qui se cachaient derrière. Les chiffres étaient la seule chose qui avait de l'importance aux yeux de ce banquier. Recroquevillé sur lui-même pour cacher ses sourcils ratatinés et ses babines trop grosses, dodu comme un athlète de marathon retraité et grand comme une grue qui aurait participé à l'érection d'une tour. D'apparence, cet homme n'était pas le père de miss Blandish.

Bien qu'il ne soit pas très bon, le père de Miss Blandish adorait frapper la balle blanche et la regarder s'envoler dans le paysage.

- Beau coup, dit le compétiteur, la prochaine fois, vous devriez considérer la faible pente de trois degrés et frapper un peu plus fort.

Le père de Miss Blandish n'avait effectivement pas remarqué le mince détail, ce qui lui avait fait manquer son trou de quelques pieds. Armand préférait définitivement les coups à plus grande distance du trou, où c'était lui qui conseillait ses adversaires. Il frappa la balle puis entendit le son qui marquait la fin du parcours. Armand avait perdu.

- Bien joué, dit son compétiteur victorieux.
- Nous devrions rejouer une autre partie plus tard lorsque j'aurai l'esprit libre. Aujourd'hui, je suis très préoccupé par ma fille disparue, mentit Armand.
- Bien sûr, je vais trouver un temps pour vous affronter en pleine forme. Je veux faire face à vos vrais talents de golfeur, dit le compétiteur qui avait une grande misère à garder son sérieux. Puis, il changea de sujet. Pour votre fille, je suis très navré d'entendre qu'elle ait disparu, je vous souhaite la meilleure des chances pour la retrouver.

Armand remarqua que son opposant se moquait goulument de lui, mais il décida de ne pas répondre. La discussion était close.

Miss Blandish avait vu à travers le jeu de son père. Après trois semaines d'attente qui lui parurent une éternité, elle avait bien compris qu'elle ne sortirait pas de cette chambre sans cheveux blancs. Elle ne voulait pas finir avec l'allure de son père, ou même de sa vieille mère.

Elle prit donc la décision de sa vie, ou plutôt, de sa mort.

En quelques jours, elle avait tout ce dont elle avait besoin pour se libérer de ce monde d'ombre. Le cercle de corde était devant elle. Tout son corps tremblait d'un effroi électrisant. La chaise se déchainait à grands coups sur les planches de chêne qui formaient le plancher. Le rythme constant s'aligna avec les pulsations de la jeune femme. Un vent doux vint caresser la belle figure de Miss Blandish.

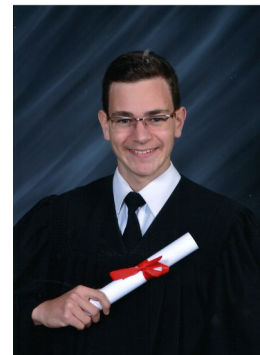
C'est le temps de dire au revoir.

Puis, dans ce moment de silence et d'adieu, quelqu'un ouvrit la porte de sa chambre. Miss Blandish sursauta et perdit pied. Dans un mouvement rapide et incontrôlé, la chaise se renversa, pointant ainsi ses pieux de bois vers elle.

Elle était là, attendant sa mort. Elle avait encore été truquée par le temps. Chaque particule d'oxygène la ramenait plus proche de sa libération lointaine. Chaque éternité lui rappelait qu'elle allait mourir seule.

Puis, la douleur commença. Un pique l'embrocha dans un mouvement lent et douloureux. Au début, ce n'était qu'une simple aiguille qui transperçait son épiderme. Peu après, c'était des doigts d'enfants qui chatouillaient violemment ses vertèbres. Les cervicales, transpercées par un pieu de deux pouces, laissaient échapper leur vie. La trachée de Miss Blandish se détacha pour venir se déposer dans la mâchoire ouverte. Les dents qui avaient su séduire chaque homme crièrent à l'aide en voyant leurs proches se faire égorger. Les fosses nasales auraient pu être un bon endroit pour terminer la course de la fauche, mais celle-ci choisit un autre chemin. La pupille droite avait servi d'une parfaite échappatoire pour l'esprit de Miss Blandish.

Emery Ward
École secondaire de la Montée
Pavillon Le Ber



Prix de présence

La Société Saint-Jean-Baptiste du diocèse de Sherbrooke a pu, une fois de plus, compter sur la collaboration de ses partenaires et commanditaires. Leurs dons nous permettent de récompenser les lauréats-es du concours.

Cette année, il était important de souligner le 35^e anniversaire du concours en récompensant davantage les élèves présents à la cérémonie de gratification, le 23 juin dernier: un billet de 100\$ a été remis à chacun d'eux.

Les élèves ont pu également bénéficier d'un tirage donnant la possibilité de gagner une tablette électronique offerte par *Les équipements de bureau Bob Pouliot inc.* ainsi que quatre cadeaux promotionnels de la ville de Sherbrooke.

Tablette électronique

Cadeau offert par

Les équipements de bureau Bob Pouliot inc.

Gagnante accompagnée par

M. Robert Pouliot, représentant de

Les équipements Bob Pouliot inc.



Barbara Gagnon
Centre Saint-Michel

Cadeaux promotionnels

offerts par la ville de Sherbrooke

Gagnants accompagnés par

M. Steve Lussier, maire



Quentin Calley

École secondaire Mitchell-Montcalm
Pavillon Montcalm



Mathylde Gauvin

Le Salésien



Anna Kyrtsya

Collège Mont Notre-Dame



Félix Martin

École secondaire de Bromptonville

Merci à nos



Député provincial
de Sherbrooke

Député provincial
de Saint-François



généreux donateurs



 **Daniel Gamache**
Comptable professionnel agréé inc.

Daniel Gamache
Comptable professionnel
agréé auditeur, CA

Téléphone : 819 566-6115
Télécopieur : 819 566-6608
daniel.gamache@danielgamachecca.ca

411, rue Papineau
Sherbrooke (Québec) J1E 1X4

Pierre-Luc DUSSEAULT
Député de Sherbrooke





 **Marie-Claude Bibeau**
DÉPUTÉE COMPTON • STANSTEAD M.P.



175, rue Queen, bureau 204
Sherbrooke (Québec) J1M 1K1
marie-claude.bibeau@parl.gc.ca

819 347-2598
www.mc.bibeau.liberal.ca
   mclaudebibeau



La Société Saint-Jean-Baptiste
DU DIOCÈSE DE SHERBROOKE



La section Sherbrooke Centre-Nord
DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DU DIOCÈSE DE SHERBROOKE



La section Sherbrooke-Est
DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE
DU DIOCÈSE DE SHERBROOKE



 **Jean Coutu**
Lapointe, Mongeau et Gagné
Pharmaciennes, propriétaires
2340, rue King Est, Sherbrooke (QC) J1G 5G8
819-823-8222

 **FINANCIÈRE BANQUE NATIONALE**
GESTION DE PATRIMOINE

GROUPE FINANCIER Côté-Caron-Chouinard

Martin Côté, GPC, FCSI
Conseiller en gestion de patrimoine
Premier-Vice-Président, PL. Fin.
Tél. : 819 348-1020 Poste : 81020
Sans Frais : 1 800 567-3588
Télec. : 819 566-5171
Courriel : martin.cote@bnc.ca
Site Internet : www.gfccc.ca



*« Écrire, c'est le plaisir de vivre avec
une pensée, de la mûrir, de la vêtir,
de la faire forte et belle. »*

Antoine Albalat



*« Un auteur n'a point écrit en vain si son
livre a pu inspirer une seule et bonne ac-
tion. »*

Cécile Fée

*« La perfection, dans l'art d'écrire, est d'allier
les caractères de son talent avec les couleurs
de son sujet. »*

Pierre-Louis de Lacretelle

